

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME II

Alexandre Svetchine

CHAPITRE NEUF

La guerre russo-japonaise de 1904-1905

Préparation politique à la guerre. Pendant quatre siècles après la défaite de l'Asie par Tamerlan, la Russie disposait d'un arrière assuré par cette organisation politico-économique où se trouvaient les peuples asiatiques, et pouvait consacrer toutes ses forces et son attention aux affaires européennes. Mais dans le dernier tiers du XIXe siècle, au Japon, un travail réformateur extrêmement énergique a pris essor, et en 1895, le Japon, renforcé et ayant assimilé les acquis de la technique européenne, a effectué un premier essai très réussi de ses forces dans la guerre contre la Chine. L'intervention énergique de la diplomatie russe, allemande et française, soutenue par des escadres de combat, arracha au Japon les principaux fruits de cette guerre et ne permit pas au Japon de s'affirmer sur le continent asiatique. Les Japonais se sont inclinés devant la force, ont nourri une haine encore plus grande envers la race blanche, en particulier envers l'impérialisme russe, et se sont mis à se préparer pour une nouvelle guerre, envisagée comme un duel avec la Russie. Les Japonais ne pouvaient pas compter sur un allié en Europe, c'est pourquoi ils conclurent avec l'Angleterre un traité de précaution : l'Angleterre était le garant du Japon, ne s'ingérant pas dans la guerre du Japon contre un État (la Russie), mais tenue de venir en aide au Japon si plusieurs États entraient en guerre contre lui. Ainsi, le Japon se garantissait contre toute manifestation de solidarité des États européens. Son armée, selon le programme de 1896, devait être augmentée de 2,5 fois, sa flotte de 3,5 fois ; ce programme avait été en grande partie réalisé à l'été 1903. En Angleterre et aux États-Unis, la politique japonaise préparait le terrain pour l'émission d'emprunts ; auprès de la Chine, les Japonais ont obtenu une position de neutralité amicale ; la préparation politique intérieure du peuple japonais et de l'armée avait été menée à un haut degré de perfection.

Nicolas II, qui avait fixé pour objectif de redresser la Grande Route de Sibérie à travers la Mandchourie, de s'emparer sur l'Océan Pacifique du port exempt de glace de Port-Arthur, d'attirer la Mandchourie et peut-être même une partie de la Corée dans la sphère d'influence et les intérêts russes, dirigeait l'État russe vers un affrontement avec le jeune impérialisme japonais. L'affrontement imminent avec le Japon était d'autant plus dangereux que non seulement les larges masses populaires russes, mais également la bourgeoisie russe, qui semblait devoir soutenir cette tentative dynastique d'expansion, ainsi que l'appareil d'État – les ministères des finances, des voies de communication et, surtout, le ministère de la Guerre – n'étaient pas politiquement préparés. À la fin du XIXe siècle, l'appareil d'État russe et l'opinion publique bourgeoise tournaient plus que jamais le dos à l'Asie sous l'influence d'un autre événement historique : l'alliance franco-russe. L'opinion publique russe et tous les efforts de l'appareil d'État étaient dirigés contre l'Allemagne, contre la Triple Alliance ; au prix de cela, notre économie était largement arrosée de capitaux empruntés en France, et elle en retirait de nombreux bénéfices. Le rythme d'équipement industriel de la Russie s'accéléra considérablement ; dans les années 90, les chemins de fer se construisaient à raison de jusqu'à 5 000 km par an, et les investissements en capital dans l'industrie et le transport atteignaient chaque année 9 % de leur capital de base total. La Russie se transformait d'un État agricole en un État semi-industriel ; le budget de l'État augmentait rapidement, sans pression particulière, grâce à l'accroissement de la productivité du travail national.

Toute attention, effort et ressources consacrés à l'Extrême-Orient étaient perçus comme un dérangement fâcheux de nos succès en Europe. Économiquement, la Russie avait déjà dépassé ses formes politiques, et la situation menaçante qui se dessinait sur les rives du

Grand Océan, la bourgeoisie russe cherchait avant tout à l'utiliser pour affaiblir les vestiges féodaux et s'emparer d'une part du pouvoir d'État. Il n'y avait pas de guerre moins préparée politiquement ; Nicolas II se trouvait en situation d'isolement politique ; le conflit avec l'empire japonais se résumait à une aventure dynastique ; seules de rapides et écrasantes victoires de l'armée russe pouvaient sauver la situation. Tout retard, naturellement, devait pousser l'armée à la désagrégation et l'État vers la révolution. Cependant, les conditions objectives dans lesquelles la guerre commençait poussaient inévitablement vers un conflit d'épuisement. Politiquement, la guerre était perdue avant même que les premiers coups de feu ne résonnent.

La situation ne pouvait être sauvée par l'état florissant des finances russes, habilement dirigées par S. Yu. Witte. Non seulement territorialement, mais aussi économiquement, la Russie en 1904 était un géant par rapport au Japon. La réserve d'or de la Banque d'État russe atteignait 882,9 millions de roubles, ce qui assurait la circulation de seulement 580 millions de roubles en billets de crédit ; tandis qu'au Japon, la réserve d'or atteignait seulement 112,5 millions de yens (le yen était presque équivalent au rouble) et assurait déjà une masse importante de billets de crédit—198 millions de yens. Malgré une série de lourdes défaites, la Russie tsariste contractait des emprunts externes pour la guerre en France (1904) et en Allemagne (1905) avec un taux réel ne dépassant pas 6,2 % par an ; ces emprunts externes étaient nécessaires à la Russie uniquement pour payer les intérêts sur les emprunts d'État et les commandes à l'étranger. Les impôts en Russie n'étaient que légèrement augmentés. La révolution de 1905, qui venait de commencer, a temporairement affaibli le crédit national de la Russie, mais au moment de la conclusion de la paix en 1905, la Russie tsariste, à condition de sacrifier le cours du rouble de crédit russe, aurait encore pu supporter pendant très longtemps les dépenses de la guerre. Le fonds d'or de la Russie a augmenté pendant la guerre jusqu'à 1 166 millions de roubles. Quant au Japon, il a dû augmenter ses impôts déjà très élevés pendant la guerre de 90 % ; le cours du yen japonais est tombé de 10 %. Les emprunts étrangers à Londres, New York, et à la fin de la guerre à Berlin, les Japonais n'ont réussi à les placer qu'à condition de remporter une série de victoires continues, avec un taux d'intérêt réel de 8-9 %. Sur les 1 280 millions de yens requis pour la guerre, 800 millions concernent les emprunts militaires : aux deux tiers, le Japon a financé la guerre avec des fonds étrangers obtenus à des conditions draconiennes. Le commandement japonais devait ajuster le déroulement des opérations en fonction du placement des emprunts ; l'économie japonaise interdisait toute prise de risque stratégique, car le moindre échec aurait fermé le flux de financement des banquiers. Et finalement, le Japon a dû renoncer à la contribution et accepter des conditions de paix favorables, car les banquiers exigeaient la conclusion de la paix, et le Japon n'avait des fonds disponibles que pour trois mois supplémentaires de guerre.

La guerre russo-japonaise indique l'importance majeure des finances florissantes pour mener une guerre, mais montre en même temps que ce n'est pas la richesse, grande ou petite, qui décide du sort d'une guerre — même d'un combat d'épuisement tel que la guerre russo-japonaise.

L'armée russe au début du XXe siècle. Il n'y avait pas d'harmonie entre le passage de la politique à l'offensive et le développement des forces armées en Russie. La prospérité accrue de l'État se reflétait faiblement sur l'armée. Au moment de la guerre russo-turque, les dépenses navales représentaient 33 % du budget de l'État ; vingt ans plus tard, elles étaient tombées à 22 %. Les dépenses par militaire ont augmenté, certes, au cours de la période 1876-1900, passant de 225 roubles à 300 roubles par an ; mais en raison de l'augmentation générale des prix, de l'allocation des fonds à la préparation de l'espace frontalier occidental et à la constitution de réserves inaliénables pour les unités de réserve, le département militaire avait du mal à maintenir l'armée au niveau de prospérité obtenu grâce aux réformes de Miloutine. Et rester au même niveau, alors que la prospérité de l'État augmentait, signifiait reculer. Dans les années 1870, on ne remarquait pas que le soldat ne recevait pas d'allocation

pour le thé, que sa portion de viande – une demi-livre de viande de mauvaise qualité avec deux jours maigres par semaine – était très modeste, que les casernes étaient mal équipées, et que les soldats ne recevaient ni couvertures ni linge de lit. Au XXe siècle, ces défauts dans l'approvisionnement de l'armée étaient déjà évidents.

Mais l'expérience de la guerre turque, qui n'avait pas été étudiée scientifiquement par nous, semblait ne pas nécessiter de lutte pour améliorer la qualité de l'armée. Après tout, les paysans turcs, analphabètes et mal équipés, se battaient parfaitement sous le commandement d'officiers tout aussi ignorants et affamés. Nous visions une armée petite et bon marché. Les meilleures réalisations de la fin du XIXe siècle résidaient dans la lutte réussie du ministre de la guerre Vannovsky pour éliminer les vues féodales sur l'administration des régiments et des batteries, considérée comme la propriété des commandants de régiments et de batteries ; cette lutte ne s'étendait pas à la cavalerie, protégée par sa propre inspection, qui conserva ses caractéristiques féodales jusqu'à la Première Guerre mondiale. Une autre réalisation fut le prêche de Dragomirov sur le rapprochement de l'officier de la masse des soldats, sur l'abolition des bagarres et sur une relation plus humaine envers le soldat. Cependant, se référant dans son prêche à l'école des Suvorov du XVIIIe siècle, Dragomirov en tira aussi ses vues tactiques : la balle est stupide, le baïonnette est courage. Dragomirov renforce considérablement la tendance de l'armée russe à la tactique offensive. L'idéal de l'attaque était le mouvement sans arrêt ; les arrêts de la chaîne de tir devaient en tout cas être courts ; les officiers dans la chaîne ne s'allongeaient pas. Les formations serrées étaient maintenues dans la zone de tir ennemi ; on tirait principalement en salves, car le souci de préserver les tireurs dans les mains du commandement l'emportait sur l'intérêt pour l'efficacité réelle du tir à la carabine au combat, auquel on regardait avec beaucoup de scepticisme. L'instruction disciplinaire pénétrait toute la chaîne de tir.

L'effectif en temps de paix de notre armée a augmenté et, dépassant en 1900 le million (1020 mille officiers et soldats + environ 60 mille cosaques), était supérieur de 45 % à celui de 1876. Cependant, le nombre de troupes de première ligne n'a augmenté que de 17 % ; la croissance s'est faite principalement par la formation des troupes de réserve les moins coûteuses, garantissant sur le papier la prospérité numérique. En raison de la longue durée de la conscription et de l'augmentation de l'effectif en temps de paix, le nombre total de réservistes formés, y compris ceux âgés de quarante ans portant la barbe, a été multiplié par 5,5 par rapport à 1877 et s'approchait de 3 millions.

La réserve d'officiers s'accumulait très lentement : malgré l'attitude extrêmement détendue à l'égard des épreuves pour le grade de porte-étendard de réserve, le nombre de ceux admis chaque année n'avait augmenté qu'à 1223 en 1903, ce qui ne permettait d'accumuler que quelques dizaines de milliers de porte-étendards — pas plus de la moitié des besoins en officiers de réserve lors de la première mobilisation de l'armée ; le remplacement des pertes n'était absolument pas assuré. En Mandchourie, où n'opérait qu'un cinquième des forces russes, il n'a pas été possible de les pourvoir en cadres d'encadrement ; dans les compagnies, il n'y avait souvent pas un seul jeune officier ; les porte-étendards de réserve en Mandchourie ne jouaient pas encore un rôle de premier plan au combat ; à leur place, agissaient principalement des porte-étendards ordinaires, c'est-à-dire des officiers temporaires issus de sous-officiers et caporaux ayant dépassé la durée de service. Leur nombre était insuffisant, et leur qualité insatisfaisante.

La Russie disposait déjà de conditions économiques et sociales pour créer un corps d'officiers éduqué et bien formé, mais ces conditions n'ont pas été exploitées ; les officiers recevaient une rémunération misérable ; au moins trois quarts des officiers de l'infanterie de l'armée étaient constitués d'anciens élèves des écoles de junkers dépourvus de toute ouverture d'esprit, qui n'étaient en aucun cas des représentants des classes dominantes. La bourgeoisie russe était très faiblement représentée dans l'armée.

Une conduite acceptable des exercices dans l'infanterie n'était permise qu'en raison du nombre de rangs dans les compagnies uniquement dans les districts frontaliers ; dans les districts intérieurs, à l'exception des détachements, seuls les recrues étaient laissés pour les exercices. L'infanterie tirait mal. Concernant les exercices tactiques avec les officiers, seuls des rapports écrits étaient tenus, en réalité ils n'étaient presque jamais effectués. Lors des manœuvres, les troupes des districts intérieurs montraient leur complète inexpérience en tactique ; les troupes des districts frontaliers laissaient beaucoup à désirer. Notre artillerie passait avec peine des combinaisons de terrain ferroviaires, qui avaient auparavant absorbé toute son attention, à la voie du perfectionnement du feu tactique. La technique de tir depuis des positions couvertes était à l'état embryonnaire ; la nouvelle pièce à tir rapide était mal étudiée.

L'armement de l'armée était satisfaisant ; l'infanterie possédait un fusil de trois lignes, l'artillerie se rééquipait avec des canons rapides de trois pouces modèle 1900 et 1902. Nous connaissions le système du canon français de 75 mm, excellent sur le plan technique et tactique ; mais son introduction rencontrait des obstacles insurmontables de la part de notre comité d'artillerie. Nos techniciens d'artillerie, forts en questions balistiques et mathématiques, étaient novices en matière d'exigences de combat pour l'artillerie, peu familiers avec les capacités de production modernes — ils ont créé à force de pertes de temps leur propre modèle, bien plus faible. Aucun obus n'était conçu pour la nouvelle pièce, ce qui rendait presque imprenable toute maison en pierre pour les troupes russes. Il n'y avait pas de howitzers. L'expérience de Plevén et les insistances de Dragomirov ont conduit à l'introduction de mortiers de campagne modèle 1886. Ces mortiers n'avaient un tir satisfaisant que jusqu'à 1,5 km et au XXe siècle étaient totalement obsolètes. L'artillerie de siège, rééquipée selon le modèle de 1877, recevait par la suite un minimum d'attention.

Les stocks de munitions étaient calculés pour une consommation économe pendant une guerre courte. L'industrie militaire restait dans les limites établies par Milyutin. La production de nos usines s'est avérée insuffisante pour fournir un cinquième de l'armée combattant en Extrême-Orient. Il a fallu puiser dans les stocks fabriqués pour d'autres unités de l'armée et passer des commandes à l'étranger. En Allemagne, en Autriche et en France, on a fabriqué—certes avec un grand retard—un demi-million d'obus chacun. L'armée ne disposait d'aucun stock d'uniformes et de chaussures au-delà des « stocks inviolables des unités » ; l'intendance était incapable de développer les approvisionnements ; si les troupes en Mandchourie sont restées vêtues et chaussées, ce n'était possible que grâce aux quatre cinquièmes de l'armée restée en Russie européenne, qui avaient sacrifié une partie importante de leurs stocks de mobilisation.

Système d'Obrouchev. Dans l'art opérationnel, nous étions dominés par l'enseignement scolastique de Leer, détaché de la véritable vie. L'interprétation traditionnelle de l'art militaire excluait toute possibilité d'approfondissement scientifique. L'évolution du XIXe siècle restait inexpliquée. L'Académie de l'état-major était figée à l'époque de Napoléon ; l'interprétation de l'art opérationnel de Moltke, donnée par Schlichting dans plusieurs ouvrages publiés, restait encore un mystère pour les Russes.

Dans la pratique de la pensée opérationnelle russe, la situation était encore plus faible. La préparation de la Russie à la guerre était dirigée par Obrouchev, un stratège de la défaite, dont nous avons fait connaissance avec la créativité opérationnelle à travers le plan de la guerre de 1877. Obrouchev, marié à une Française et possédant des biens immobiliers en France, l'un des principaux acteurs de l'alliance franco-russe, a réorganisé l'ensemble du système des forces armées russes en fonction de l'exigence d'un déploiement opérationnel rapide à l'Ouest, afin de ne pas permettre à l'Allemagne de se précipiter contre la France avec toutes ses forces dans les premières semaines de guerre. Les immenses étendues russes et le réseau ferroviaire faible entraînaient naturellement des délais de mobilisation et de concentration plus longs pour la Russie. C'est pourquoi Obrouchev a fondé son système sur

l'idée de concentrer à l'avance dans l'espace frontalier occidental deux tiers de l'armée russe. En 1900, 29 corps d'armée et 2 corps de cavalerie étaient groupés comme suit : dans les districts de Vilnius, (Varsovie, Kiev et Odessa) — 17 corps d'armée et 2 corps de cavalerie ; dans les districts des capitales — Saint-Pétersbourg et Moscou — 3 corps chacun ; en Asie — au Caucase, en Turkestan et dans la région de l'Amour — 2 corps chacun, soit la moitié de la taille normale, de sorte qu'il est statistiquement correct de considérer les deux corps asiatiques comme un seul. Au total : à l'Ouest — 66 %, près des capitales — 21 %, sur les trois théâtres du Proche, du Moyen et de l'Extrême-Orient — 13 %. Aucun corps non-régulier dans la région de la Volga et en Sibérie occidentale.

Le système d'Obrouchev se caractérise par son anti-territorialité. Les troupes, cantonnées dans des régions à population majoritairement non russe, étaient détachées des masses populaires. Seuls 11 % des 'recrues' restaient en service dans les mêmes districts militaires où elles étaient nées et avaient été appelées pour le service militaire. Les unités de première ligne, concentrées à l'ouest, devaient, en cas de mobilisation, intégrer dans leurs rangs des réservistes locaux — Polonais, Juifs, Lituanais. Pour maintenir dans ces unités, pendant la guerre, la prédominance de la nationalité russe, il fallait les recruter en temps de paix exclusivement à partir des provinces intérieures, et envoyer tous les Polonais vers l'est. Le service militaire, que 89 % des appelés devaient accomplir, se déroulait dans des conditions climatiques et de vie détachées de leur patrie, ce qui pesait lourdement sur eux. Dans les districts frontaliers, malgré le fait que les troupes étaient maintenues à un effectif renforcé en temps de paix, il manquait des réservistes pour la mobilisation ; il était nécessaire de transférer 223 000 réservistes des districts intérieurs vers les districts frontaliers. Ainsi, dans le district militaire de Varsovie, il manquait 82 000 réservistes, malgré l'appel immédiat de tous les âges, même des hommes de 43 ans et plus, déjà âgés, ayant perdu leur vigueur physique, oublié la formation militaire et réduisant la capacité des unités de première ligne aux marches et aux opérations de combat.

Le fait qu'une grande partie de l'armée russe ait été préalablement déployée dans le sac du théâtre avancé (« royaume de Pologne ») et puisse facilement être frappée par les Allemands à Białystok et par les Autrichiens à Kovel, coupée des communications avec les régions intérieures de la Russie, ne gênait pas trop les stratèges russes de la fin du XIXe siècle. Nous nous souvenons de l'expérience de Plevna, lorsque seule la faim avait forcé Osman Pacha à capituler, s'appuyant seulement sur les fortifications en terre qu'il avait érigées pendant la guerre. Nous avons créé sur la Vistule le secteur fortifié Varsovie—Nowogeorgievsk—Zégrzh et pensions que les troupes russes coupées par les Allemands pourraient y rester et attirer sur elles de grandes forces ; les provisions avaient été préparées à l'avance, et le succès de la résistance faisait naître d'autant moins de doutes que dans la pensée stratégique de l'époque seule une guerre européenne à court terme était envisagée. Les forteresses constituaient un élément essentiel du système d'Obrouchev.

Elle représentait une sorte de flux particulier, gonflé dans les provinces polonaises : là, les troupes s'entassaient, de grosses sommes étaient dépensées pour la construction de casernes (100 millions), de chemins de fer stratégiques (310 millions), de routes (28 millions), de forteresses (200 millions) et d'établissements intendants. Sur le continent principal du territoire russe — les districts militaires de Moscou et de Kazan — ne se trouvaient que 10 % des troupes, et avec une organisation misérable. Après la guerre de 1877/78, presque aucune unité de première ligne n'a été formée ; ce n'est qu'en 1897 qu'on a commencé à former 8 nouvelles divisions européennes, mais même ce programme a été réduit de moitié. Notre armée, qui, au début et au milieu du XIXe siècle, se distinguait par le grand nombre de son artillerie, était désormais en retard par rapport au développement technique des autres armées ; ce sont là les effets néfastes de la guerre russo-turque, dans laquelle l'artillerie de campagne a joué un rôle modeste.

La créativité d'Obrouchev se concentrait sur la création d'infanterie de réserve et de garnison — des troupes clairement de seconde catégorie ; leur organisation coûtait peu, mais en temps de paix elles ne permettaient pas une préparation acceptable des unités qui en passaient ; en temps de guerre, ces unités étaient capables de se développer considérablement et d'absorber un grand nombre de réservistes. La mobilisation des unités de réserve prenait du temps. Notre armée semblait être composée de deux parties : 900 bataillons de campagne plus 135 bataillons d'infanterie de garnison, déployés en priorité à la frontière, et 540 (en temps de paix 128) bataillons de réserve, deuxième ligne d'organisation, de réserve médiocre !, qui devaient soit renforcer le front occidental, soit satisfaire tous les autres besoins et exigences de l'État, considérés comme secondaires. Accablées par le stockage et l'entretien de vastes réserves intouchables et par un service de garde considérable, les unités de réserve ressemblaient à des équipes d'invalides de la garde intérieure, détruites après la guerre de Crimée.

Le système adopté procurait, pour la guerre contre la Triple Alliance, un bien-être apparent à un nombre considérable de bataillons et d'escadrons, rapidement déployables à l'ouest. Ce bien-être apparent était obtenu au prix d'une détérioration marquée de la qualité des troupes ainsi que de leurs équipements et de leurs services arrière. Et ce système ne répondait absolument pas aux exigences de la lutte sur toute autre frontière de la Russie. Le déploiement avancé sur le théâtre était exposé à de grands dangers et comportait des risques considérables ; retirer des troupes de ce dispositif pour d'autres missions signifiait prendre une responsabilité terrible, car les unités restantes, en cas de guerre à l'Ouest, étaient condamnées à une catastrophe inévitable.

Extrême-Orient. Juste au moment où Obrouchev, sur la base de la sécurité de l'arrière asiatique, commençait à ériger son système militaire unilatéral, les conditions de l'immobilité de l'Asie à l'arrière russe cessaient d'exister. Notre politique dans le Pacifique s'est teintée de couleurs impérialistes : le tracé direct de la Grande Route sibérienne à travers la Mandchourie, avec des relations complexes découlant de l'extraterritorialité de la bande ferroviaire, de sa cession et de la nécessité de la sécuriser par des troupes russes ; la prise de la péninsule de Kwantung, la construction de la ville de Dalny, prévue pour devenir le Shanghai russe, l'édification des fortifications de Port-Arthur et le transfert de la base principale de la flotte russe, les tentatives de mener une politique active en Corée — tout cela était en net contraste avec le système d'Obrouchev, représentant un tournant de la stratégie russe tourné dos à l'Asie.

En 1885, la Russie ne disposait, au-delà du Baïkal, que de 18 000 soldats : selon les calculs du district militaire de Priamour, le premier bataillon envoyé depuis la Russie européenne dans l'ordre de marche ne pourrait venir en aide qu'au bout de 18 mois. Les forces disponibles étaient principalement constituées de bataillons de ligne, c'est-à-dire de unités destinées avant tout à répondre aux besoins locaux de l'autorité gouvernementale en matière de force armée et ne recevant pas de formation systématique pour lutter contre un ennemi extérieur. Or, le district militaire de Priamour devait défendre la frontière avec la Chine, qui s'étendait de la mer Blanche à Tiflis, et surveiller l'énorme littoral de l'océan Pacifique.

Lors de l'évaluation de la Russie en tant qu'État luttant sur la côte pacifique, il fallait déjà tenir compte des étendues infinies de la Sibérie ; la Russie se révélait être un pays gigantesque, mais avec une population de seulement 6 habitants (par km²). Notre adversaire, le Japon, possédait un territoire 55 fois plus petit, mais avec une densité de population 19 fois plus élevée (114 habitants par km²). L'étendue de notre territoire, qui avait été un atout majeur en 1812, s'est révélée désavantageuse lors des guerres de 1853-1856 et de 1877-1878, et devait affecter particulièrement négativement l'affrontement imminent avec le Japon lors de la guerre russo-japonaise de 1904-1905.

La croissance des forces armées russes en Extrême-Orient rencontrait des obstacles très variés : la dépeuplement de la région de Priamour, l'absence de population russe pouvant fournir des réserves pour la mobilisation des troupes casernées sur place, le manque de communications, à l'exception de quelques voies fluviales, la nécessité d'assurer par la construction préalable de casernes tout renforcement des troupes, le coût élevé de leur entretien, la résistance du ministère des Finances, le refus du ministère militaire de sacrifier quoi que ce soit pour l'Extrême-Orient au profit de l'intérêt d'un déploiement opérationnel à l'Ouest. Obrouchev refusait catégoriquement de transférer vers l'Extrême-Orient certaines unités militaires qui occupaient ne serait-ce qu'une place modeste dans le plan de déploiement occidental. Si de telles unités s'avéraient absolument nécessaires, le district de Priamour devait les recréer à partir de zéro ; pour cela, une portion renforcée de recrues lui était assignée. Le renouvellement du personnel commandant rencontrait de sérieuses difficultés.

Au moment de la guerre sino-japonaise (1895), nos forces avaient augmenté jusqu'à 30.000 hommes, y compris environ 10 bataillons de fusiliers ; en 1900 (la révolte des Boxers), le nombre est passé à 60 000, principalement grâce à l'augmentation des effectifs des unités déjà existantes ; les I^{er} et II^e corps de Sibérie orientale ont été formés ; les bataillons de ligne, dispersés dans différents garnisons, ont été transformés en fusiliers et regroupés en régiments et brigades ; le garnison de la forteresse de Vladivostok a été renforcé et ses fortifications développées ; des travaux ont été entrepris pour réhabiliter la forteresse de Port-Arthur, héritée des Chinois. Cependant, ce n'étaient que des mesures partielles, loin de répondre aux exigences de préparation à la guerre contre le Japon et ne s'harmonisant pas avec notre activité politique en Extrême-Orient ; la demande des autorités locales de transférer, ne serait-ce qu'au moment critique des négociations avec le Japon, deux corps européens (X^e et XVII^e) a été rejetée.

Le ministère de la Guerre ne s'est agité qu'à l'automne 1903, mais il était déjà trop tard. Au 1^{er} janvier 1904, l'effectif des troupes russes avait été porté à 97 000 ; en outre, 24 000 gardes-frontières du district de Zaamour protégeaient le chemin de fer du Mandchourie, qui s'étendait sur 2 419 km. Il n'y avait pas de forces importantes, et leur concentration ne constituait pas une formation préparée de dépôts de ravitaillement.

Chemin de fer sibérien. En 1892, en respectant les exigences d'une économie rigoureuse, nous avons entrepris la construction d'un chemin de fer qui devait traverser le continent asiatique. Dans le but de réduire les coûts, le chemin de fer a été construit non pas selon le modèle d'une ligne principale, mais selon des conditions techniques autorisées pour une branche locale : voie unique, rails légers, voie étroite, pentes et courbes raides, ponts en bois, alimentation en eau faible, grandes distances entre les gares. Les constructeurs ne s'attendaient pas à un développement particulier du trafic sur cette ligne, traversant la Sibérie faiblement peuplée. Quant au chemin de fer sibérien, il servait d'épouvantail pour les puissances intéressées par les questions du Pacifique et ne correspondait en rien à l'ampleur de notre politique impérialiste : selon les directives, il devait permettre chaque jour le passage de trois trains légers dans chaque sens, avançant à une vitesse de 12 verstes et au maximum de 20 verstes par heure.

La route était encore en construction, et les gares étaient surchargées de marchandises. En 1898, les cargaisons dans les gares attendaient leur tour pour être chargées pendant un mois. Le renforcement de la ligne a commencé jusqu'à sept trains par jour, en 1900 – jusqu'à dix trains par jour ; cette norme sur tout le trajet jusqu'à Irkoutsk n'a été atteinte qu'en 1903 ; à cela s'ajoutait que sur les sections montagneuses, les trains circulaient encore avec des trains réduits. La traversée du Baïkal se faisait sur des brise-glaces ; en janvier, en raison de l'épaisseur de la glace, les brise-glaces interrompaient la navigation pendant trois mois, provoquant une rupture sur le chemin de fer sibérien, similaire à celles existant en 1859 sur les chemins de fer de Lombardie. La construction du chemin de fer du Baïkal circulaire a

commencé en 1899, mais son achèvement n'était attendu qu'en 1904. Le tronçon le plus faible du chemin de fer sibérien était le Transbaïkal, qui ne permettait que trois à quatre trains légers par jour, et encore moins en hiver. Beaucoup d'argent a été dépensé pour le chemin de fer de l'Est chinois, mais cette ligne, commencée en 1897, ne possédait en 1904 qu'une capacité de sept à huit trains lourds par jour. Cette capacité était particulièrement insuffisante pour le tronçon Harbin-Port-Arthur ; sur ce tronçon, tous les renforts et tout le ravitaillement devaient parvenir à l'armée en activité.

Le ministère de la guerre, très jaloux de tout ce qui concernait l'accélération du déploiement à l'ouest, énonçait ses exigences pour la construction des chemins de fer sibérien et chinois de manière extraordinairement douce ; «épargnant les intérêts de l'économie nationale», il faisait des concessions sur les demandes pour lesquelles il avait reçu délégation de l'empereur. Les années 1899-1902 furent perdues pour un appui énergique à l'expansion du chemin de fer sibérien ; l'inquiétude ne fut soulevée qu'en 1903.

Pendant la guerre elle-même, il a fallu rattraper le temps perdu et plus que doubler la capacité des chemins de fer sibériens et chinois : de sept à dix trains par jour jusqu'à vingt trains par jour. Pour développer les gares et construire de nouvelles voies de croisement, il a été nécessaire de transporter des millions de tonnes de matériaux de construction et de fret ferroviaire sur cette même ligne unique, sur laquelle chaque wagon était précieux pour le transport des troupes. Pour approvisionner en carburant le trafic accru, il a fallu multiplier par dizaines la production de charbon ; grâce à la construction de nouvelles grandes mines, elle a été portée, seulement dans la limite de la Mandchourie, à 1,5 million de tonnes par an.

Le début des transports russes pour le regroupement doit être situé en juillet 1903, lorsque, sous le prétexte transparent de vérifier la capacité de transit du chemin de fer sibérien, vingt trains ont été envoyés à l'Extrême-Orient — une pour chaque brigade non mobilisée des X^e et XVII^e corps, sans convoi, chacune avec un groupe d'artillerie à trois batteries. La partialité de cette opération est frappante. Depuis août, le chemin de fer était occupé par le déplacement de diverses unités vers l'Extrême-Orient ; à partir de la mi-novembre, le chemin de fer a commencé le transfert urgent de 69 trains de nouvelles recrues ; sur la voie s'était déjà formée une queue de corps ferroviaires, de garnisons, d'unités de ponts, d'unités d'artillerie, de commandements de renforts pour l'escadron et d'unités militaires renforcées, ainsi que de matériel pour l'artillerie à tir rapide pour la rééquipement des brigades d'artillerie de Sibérie orientale et des troisièmes bataillons pour les régiments d'infanterie de Sibérie orientale. Trois semaines avant le début de la guerre, le 18 janvier 1904, l'intendance a été prise de court et a présenté pour le transport 64 millions de pouds de marchandises, nécessitant 146 trains de fret. En pratique, il n'était possible de faire circuler qu'un cinquième d'un train de fret par jour ; comme ces marchandises indiquées par l'intendance ne devaient en fait pas être transportées — il s'agissait principalement de provisions pour les dépôts situés le long du chemin de fer sibérien, pour lesquelles il y avait un excédent en Sibérie —, l'incompétence de l'intendance, heureusement, n'a eu aucune conséquence néfaste.

Le renforcement et la mobilisation des troupes de l'Extrême-Orient, qui ont commencé trois mois avant le début de la guerre, ont duré seulement sept mois et se sont terminés le 28 mai 1904. Pendant cette période, le chemin de fer sibérien transportait jusqu'à 45 000 réservistes mobilisés du district militaire sibérien. Du 9 février, début de la guerre, au 28 mai, deux à trois trains militaires arrivaient chaque jour à Harbin.

La première mobilisation partielle des X^e et XVII^e corps, soit au total 3 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie, a fourni 287 trains, arrivés à raison de 3,5 trains par jour à compter du 22 juillet. La deuxième et la troisième mobilisations partielles (V et VI sibériens, I^e corps d'armée) ont fourni 402 trains, déplacés avant le 5 octobre à la vitesse de 5,7 trains par jour. Ces 5,7 trains représentaient la limite de rapidité pour le regroupement de nos forces. L'hiver a réduit l'efficacité du chemin de fer d'abord à 5, puis à 4, et en avril 1905

même à 2,8 trains par jour ; au printemps 1905, nous sommes presque revenus aux conditions de fonctionnement du chemin de fer au début de la guerre. En été 1905, malgré l'augmentation de la puissance du chemin de fer, le nombre quotidien de trains militaires oscillait seulement autour de 5, car l'armée, ayant dépassé un effectif d'un demi-million d'hommes, nécessitait de nombreux trains pour le transport de marchandises et les services sanitaires. En 1904, il arrivait en moyenne 2,2 trains de marchandises par jour (et même seulement 0,94 train par jour pour les cinq premiers mois de la guerre), tandis qu'en 1905, le nombre de trains de marchandises a doublé, atteignant 4,4 par jour. Au total, la guerre a nécessité l'envoi par la voie sibérienne de 2 698 trains militaires et de 2 529 trains de marchandises (près de 1 million de tonnes de fret). La guerre aurait été totalement différente si la voie sibérienne avait transporté ces 5 227 trains non pas en 20 mois, mais en 5 mois, ce qui aurait été parfaitement possible pour une bonne ligne à double voie.

Forces maritimes de la Russie. Avant la construction du chemin de fer sibérien, lorsque l'acheminement des renforts vers l'Extrême-Orient par voie terrestre durait plus d'un an, le district militaire d'Amour représentait, d'un point de vue stratégique, comme une colonie de territoire russe coupée du continent principal avec sa garnison relativement petite ; la défense de cette colonie dépendait principalement de notre domination sur la mer. Lors du traité de Shimonoseki, la protestation de la Russie, de la France et de l'Allemagne contre les conquêtes japonaises ne reposait pas sur les forces terrestres, mais sur les escadres maritimes qui menaçaient de couper les communications du Japon avec le continent et de causer des dommages importants à cet État insulaire. Depuis 1902, lorsque la construction du chemin de fer à travers toute la Sibérie, avec des embranchements vers Vladivostok et Port-Arthur, approchait de sa fin, la flotte cessa d'être le seul pilier de notre position sur les rives de l'océan Pacifique ; cependant, ses actions réussies pouvaient énormément alléger les difficultés rencontrées dans les opérations terrestres. La flotte constituait la première ligne de notre défense ; ses actions réussies pouvaient soit empêcher complètement le transfert des troupes japonaises sur le continent asiatique, soit le mettre en grand danger et forcer le report d'un éventuel débarquement japonais sur les rives du détroit de Corée ; la Corée, et non la Mandchourie du Sud, pouvait devenir le théâtre des opérations ; de plus, le Japon aurait été contraint de retenir des forces importantes sur les îles pour défendre ses côtes.

L'orientation générale de la politique de la Russie, qui, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, a tourné son attention non pas vers l'Ouest mais vers l'Est, s'est reflétée dans le fait que le budget du ministère de la Marine a commencé à croître beaucoup plus rapidement que le budget du ministère de la Guerre. Sous le règne de Nicolas Ier, le budget naval représentait 20 % du budget militaire ; sous Alexandre II, après la chute de Sébastopol, il est tombé à 12,5 % du budget militaire ; sous Alexandre III, avec la renaissance de la flotte de la mer Noire, le budget naval a augmenté à 21 % ; et sous Nicolas II, avec l'aggravation de la situation dans l'océan Pacifique, le budget naval a atteint 32 % du budget militaire. Avant la guerre russo-turque, le budget militaire représentait 29 % et le budget naval 4 % du budget de l'État, tandis qu'avant la guerre russo-japonaise, la part de l'armée de terre avait diminué à 18 %, et celle de la flotte avait augmenté à 6 % du budget de l'État.

Notre préparation à la guerre s'est scindée en préparations navale et terrestre. Il serait judicieux d'allouer des ressources importantes à la flotte si nous avions obtenu la supériorité sur mer face aux Japonais. Tous nos nouveaux navires de guerre étaient dirigés vers l'escadre du Pacifique. Le programme russe de construction navale était plus vaste que celui du Japon, mais alors qu'il ne se terminait qu'en 1905, le programme japonais était achevé à l'été 1903. Temporairement, il semblait que les forces navales du Japon et de la Russie étaient au même niveau ; le Japon, ayant juste avant la guerre construit en Italie deux croiseurs cuirassés, avait légèrement déséquilibré la répartition numérique des flottes en sa faveur. En réalité, l'avantage était nettement du côté du Japon ; alors que le Japon avait emprunté à l'Angleterre les meilleurs types de navires de guerre, notre département naval, très mal dirigé, avait adopté

de France un type de cuirassé très médiocre, créé une série de grands croiseurs peu adaptés au combat et mal blindés avec une artillerie de faible calibre, conçu un type de contre-torpilleur inférieur aux navires japonais en armement et en vitesse, ce qui nuisait à notre reconnaissance ; la qualité des obus et des mécanismes était médiocre, le personnel de la flotte ne savait pas bien tirer et gérait mal les exigences de la technique moderne ; l'industrie russe augmentait le coût et ralentissait la construction des navires. Malgré des dépenses nettement supérieures à celles du Japon, nous avions une flotte matériellement plus faible et des marins moins bien préparés.

Une autre raison de la supériorité de la flotte japonaise résidait dans les conditions de son implantation, incomparablement meilleures. La flotte japonaise s'appuyait sur plusieurs ports excellents équipés de docks et d'arsenaux permettant de réparer rapidement les navires endommagés. L'avantage stratégique de la position des îles japonaises, avec un libre accès à l'océan, par rapport à Port-Arthur et Vladivostok — ports continentaux déjà bloqués par la position géographique du Japon — est le même que celui des bases insulaires de la flotte anglaise en Europe par rapport aux bases sur les côtes de la mer du Nord et de la mer Baltique. La flotte russe à Port-Arthur devait s'approvisionner pendant la guerre via la seule voie ferrée sibérienne et se réparer de manière artisanale. Si dès les premiers jours de la guerre nous n'avions pas infligé un coup dévastateur en mer, l'escadre russe du Pacifique, privée de toute base solide, était condamnée : au fil des mois de guerre, les conditions d'implantation ne pouvaient que renforcer l'avantage des Japonais en mer.

Forces armées japonaises. Au Japon, on observait une harmonie totale entre la décision de se conquérir une position de grande puissance avec une voix décisive dans les questions du Pacifique, de s'affirmer en Corée, de chasser la Russie de la Mandchourie du Sud, de priver l'escadre russe des bases grâce auxquelles elle pourrait contester aux Japonais la domination sur la mer, et la mobilisation de toutes les forces de l'État pour renforcer l'armée et la flotte. La pauvre Japon de l'époque avait augmenté, au cours des huit années précédant la guerre, l'effectif de paix de son armée de 60 à 150 mille hommes, et sa flotte militaire de 79 mille tonnes à 270 mille tonnes. Pendant ces huit années avant la guerre avec la Russie, les dépenses du Japon pour l'armée et la flotte absorbaient 50 à 65 % de l'ensemble de son budget d'État – un effort trois fois plus intense qu'en Russie.

Une grande fête familiale au Japon était le fait qu'un membre de la famille rejoigne l'armée ; contrairement aux tendances défaitistes qui se développaient en Russie, au Japon, toute la population accueillait favorablement chaque événement militaire et soutenait le culte des morts au combat ; un soldat qui n'accomplissait pas entièrement son devoir militaire ne trouverait pas dans sa patrie la possibilité de poursuivre son existence. Tout cela offrait d'excellentes conditions pour créer une bonne armée capable de combattre. Dans sa constitution, les Japonais ont donné une nette préférence à la qualité plutôt qu'à la quantité. Avec une population totale de 45 millions, les Japonais entretenaient en temps de paix une armée de 150 000 hommes, soit trois fois moins que l'effectif pacifique standard en Europe, fixé à 10 % de la population. En revanche, l'armée recrutait les individus les plus solides et les plus sains, et elle était bien vêtue et équipée ; chaque soldat recevait une formation individuelle approfondie pendant sa période de service actif de trois ans. Le souci de qualité est visible dans le fait que l'effectif pacifique de l'armée n'était pas dispersé sur un grand nombre d'unités ; il y avait seulement 13 divisions, mais les compagnies comprenaient en temps de paix 136 hommes, et en cas de mobilisation, 60 % de cet effectif étaient des soldats de carrière ; les réservistes n'avaient pas plus de 27 ans et achevaient leur service actif au plus quatre ans avant leur rappel en temps de guerre.

Le système militaire japonais a été principalement emprunté à l'Allemagne. Un an avant la Russie, en 1873, les Japonais ont instauré chez eux la conscription générale. La mise en œuvre réussie de la conscription a été grandement facilitée par l'introduction, en 1891 au Japon, de l'école obligatoire générale ; dans l'enseignement obligatoire, le Japon a largement

devancé la Russie ; comme en Allemagne, les classes dirigeantes du Japon ont fait de l'école un instrument de préparation politique des élèves à l'appel sous les drapeaux.

La durée du service effectif était de 3 ans, l'état dans la réserve — 4 ans, dans le Landwehr — 4 ans, dans le Landsturm — 8 ans. Ceux qui n'avaient pas été affectés au service actif mais qui étaient en bonne santé étaient inscrits dans la réserve de recrutement. Le nombre de personnes pleinement formées dans la réserve, dont disposait le Japon, était de 350 000 ; le nombre de personnes ayant reçu seulement une formation courte dans la réserve de recrutement était de 180 000. La guerre avec la Russie a nécessité la mobilisation de 1 185 000 hommes ; ainsi, il a fallu ajouter 655 000 hommes non formés à la réserve existante, qui recevaient pendant la guerre une formation intensive de quatre mois avant d'être envoyés sur le théâtre des opérations. La guerre a exigé du Japon la mobilisation de 2,5 % de sa population, ce qui épuisait presque ses capacités économiques. Le matériel humain était relativement abondant, mais les soldats bien formés se faisaient de plus en plus rares ; il n'y avait pas d'encadrement ni de cadres pour les unités nouvellement formées ; il a fallu renforcer l'armée en portant les compagnies à 300 hommes, ce qui compliquait la gestion au combat. À la fin de la guerre, l'effectif des troupes japonaises actives, transférées de la patrie en Mandchourie, en Corée et sur l'île de Sakhaline, atteignait 442 000.

L'armée japonaise était élevée dans l'esprit de la tactique de tir ; une attention particulière était accordée à la formation individuelle du soldat ; la discipline était appliquée dans des limites raisonnables. L'enseignant de l'état-major général japonais était le major prussien Meckel ; les officiers japonais visaient avec une constance extrême à appliquer les idées opérationnelles cultivées par l'école de Moltke.

L'armement de l'infanterie japonaise et russe était presque équivalent ; en ayant les baïonnettes détachées pendant le feu, l'infanterie japonaise pouvait offrir un tir de fusil légèrement plus précis ; les deux camps possédaient encore un petit nombre de mitrailleuses. L'artillerie de campagne japonaise était très inférieure à l'artillerie russe en portée et en cadence de tir ; de plus, 40 % des batteries japonaises étaient équipées de canons de montagne très mobiles mais peu puissants ; cependant, les Japonais, élèves des Allemands, disposaient d'un petit nombre de houbières de Krupp, conservaient le projectile pour l'artillerie de campagne et compensaient la portée insuffisante de leurs batteries par une introduction massive et énergique de celles-ci au combat ; les artilleurs japonais savaient choisir des positions bien camouflées.

Initialement, l'état-major général russe considérait le Japon comme un adversaire extrêmement sérieux. Cependant, les rapports de notre agent militaire introduisaient une dissonance dans la combinaison de notre activité politique et de la lente préparation militaire. Il fut remplacé par un autre, qui s'adaptait à ce que l'on attendait de lui à Saint-Pétersbourg : l'armée japonaise était transformée en une armée de bébés, avec laquelle la guerre russo-japonaise de 1904-05 pourrait faire face avec une bonne unité de cavalerie. On prêtait attention à la faiblesse du sentiment religieux chez le peuple japonais, sans lequel, semble-t-il, il serait impossible de créer une bonne armée ; il était démontré, en se référant à l'histoire et à l'économie, que ni le peuple japonais ni l'armée japonaise n'avaient d'avenir, qu'il faudrait des siècles avant que les Japonais ne parviennent à assimiler intérieurement les emprunts rapides qu'ils avaient faits à l'art militaire européen. On ne peut pas dire que l'on croyait vraiment à ces rapports d'un agent militaire limité et serviable, mais ils étaient pratiques, car ils ne perturbèrent pas notre quiétude avant le début des hostilités. En général, les opinions sur les Japonais étaient partagées.

Théâtre de la guerre. Le chemin de fer divise le Sud de la Mandchourie en une partie occidentale plane et une partie orientale montagneuse. Les montagnes n'atteignent que 600 m de hauteur, mais elles ont un aspect très sauvage et escarpé ; crêtes étroites et vallées étroites, population rare, absence de ressources locales, torrents de montagne rapides et infranchissables en cas de pluie, cols avec des routes pour roues très mal développées — tout

cela limite considérablement l'activité des troupes. La plaine est très densément peuplée — jusqu'à 300 personnes par km² et très riche en vivres. Le nord de la Mandchourie était moins peuplé, toutes les terres n'étaient pas cultivées et les ressources locales n'abondaient pas autant.

Du point de vue routier, la Mandchourie présente un paysage colonial : le développement de la culture locale n'a atteint ni la route goudronnée, ni même le pont le plus misérable sur la grande route — la route des mandarins ; et à côté de cette route primitive s'étend déjà la ligne de chemin de fer imposée par les Européens avec des rails lourds, d'énormes ponts ferroviaires — les seuls du pays, de vastes bâtiments de gare adaptés à la défense contre de petites attaques. Le climat en automne et en hiver est sec ; à cette période, les routes sont excellentes ; au printemps et surtout en été, pendant la saison des pluies, les routes se transforment en un océan de boue.

Le district militaire de Priamour et même en temps de paix je pensais au ravitaillement fourni par la Mandchourie. Le déploiement de l'armée russe dans le Priamour, en dehors de la Mandchourie, était impensable — il aurait fallu transporter tout le blé et l'avoine par le chemin de fer de Sibérie ; ce dernier aurait pu nourrir les 120 000 hommes présents dans l'Extrême-Orient, mais en cas de renforcement futur, il aurait fallu y renoncer rapidement. Les conditions de ravitaillement nécessitaient le déploiement de nos troupes en Mandchourie. Du moins, dans un premier temps, il fallait ménager les ressources alimentaires limitées du nord de la Mandchourie et exploiter plus largement les richesses du sud de la Mandchourie.

Avec la perte de la suprématie maritime par notre flotte, l'extrémité sud de la Mandchourie — la péninsule du Liaodong — représentait pour les Russes d'importants désavantages opérationnels. La péninsule du Liaodong est bordée par le golfe de Corée à l'est et le golfe de Liaodong à l'ouest ; son extrémité la plus méridionale, séparée par l'isthme de Jinzhou, porte le nom de péninsule du Kwantung ; elle abrite la forteresse de Port-Arthur — un point géographique qui a acquis une importance exceptionnelle en raison de l'escadre qui s'y était réfugiée. Une tâche incontournable pour l'armée russe — la protection des approches de Port-Arthur — la poussait vers l'extrémité sud de la Mandchourie. Cependant, elle pouvait se retrouver engagée dans des opérations dès le début de son déploiement opérationnel ; de plus, l'armée russe était limitée par sa base sur une unique voie ferrée partant de Harbin ; par celle-ci affluaient des renforts, l'approvisionnement complet et l'évacuation, et c'était également pour les Russes la seule voie de repli. Les Japonais disposaient sur la côte de la péninsule du Liaodong et en Corée d'une base englobante. Plus le déploiement opérationnel russe s'étendait vers le sud, plus il était menacé d'encerclement opérationnel.

Plan de guerre russe. Le plan russe était imprégné d'un désir de gagner du temps ; nos calculs partaient des 210 000 forces de première ligne du Japon et négligeaient le fait que les échelons ultérieurs de la mobilisation japonaise pouvaient multiplier ce chiffre par 2 à 3. Si l'ennemi ne comptait qu'une armée de 200 000 hommes, alors, malgré l'arrivée lente des troupes par chemin de fer, avec suffisamment de patience, nous pouvions attendre le moment où nous aurions un avantage suffisant en forces, et alors engager une bataille décisive. Le déploiement se faisait vers Liaoyang afin d'utiliser les riches ressources de la Mandchourie méridionale et de ne pas trop s'éloigner de Port-Arthur ; la tâche la plus immédiate était d'attendre l'accumulation de forces importantes et de gagner du temps en retardant l'ennemi sur des lignes favorables ; il nous fallait en même temps éviter tout risque.

«Aucune localité, aucun point ne doit avoir une telle importance que, en le défendant, nous pourrions offrir à l'ennemi la victoire sur les unités principales de nos troupes», écrivait Kouropatkine.

Les renforts prévus pour l'Extrême-Orient étaient dirigés dans l'ordre suivant : d'abord le IV^e corps de Sibérie, composé de unités de réserve ; ensuite les Xe et XVII^e corps d'armée — la seule réserve intérieure des troupes de première ligne pas très réputées, dont la possibilité de retrait du déploiement contre la Triple-Alliance avait été prévue ; ces corps avaient déjà

une brigade chacun sur le théâtre des opérations ; ensuite les Ve et VI^e corps de Sibérie, composés d'unités de réserve très mal entraînées du district militaire de Kazan. Les mobilisations avaient lieu trois semaines avant le départ des troupes par chemin de fer, les unités recevant les réserves qui leur étaient destinées selon l'horaire normal.

Le travail de préparation des effectifs a été confié à 19 bataillons de réserve de Sibérie et de l'Extrême-Orient ; à certains de ces bataillons, le district militaire du Priamour a également confié une partie de ses tâches défensives.

La stratégie russe, à cet égard, se perdait dans l'enseignement de Jomini sur le théâtre principal des opérations militaires, qu'il faut sacrifier au profit des théâtres secondaires, dans l'idée d'une écrasante victoire napoléonienne et du moment décisif d'un coup décisif. La Mandchourie continua d'être considérée, durant les sept premiers mois de la guerre, comme un théâtre secondaire par rapport à l'ouest. Kouropatkine répétait l'erreur de Paskevitch, qui, en 1854, considérait les opérations militaires sur le Danube comme secondaires, et pensait que la guerre principale, qui ne s'est jamais déroulée, serait contre l'Autriche. Avant la guerre russo-japonaise, Kouropatkine refusa de revoir notre plan de déploiement opérationnel à l'ouest en le plaçant sur le méridien de Minsk — alors même que c'était la première étape, la condition préalable nécessaire pour mener la guerre en Extrême-Orient. Ce n'est que de cette façon que la stratégie pouvait aligner ses actions avec les exigences de la politique. Les premiers renforts vers l'Extrême-Orient devaient être envoyés depuis les rives de la Vistule, où se trouvaient les troupes russes les plus combattantes ; un tel envoi aurait préparé l'évacuation planifiée du théâtre avant. Les relations avec l'Allemagne en 1904/05 étaient tout à fait satisfaisantes ; il n'était pas possible de conserver intact le déploiement d'Obrouchev ; on ne pouvait pas mener une grande guerre en Extrême-Orient nécessitant la concentration de 800 000 soldats, envoyer là-bas le meilleur état-major, les soldats appréciés pour leur ancienneté, les meilleures brigades d'artillerie, toutes les munitions de fusils et obus disponibles, manteaux et bottes des stocks intacts, disperser petit à petit tout ce qui était destiné à porter un coup écrasant à l'Allemagne et continuer de croire à sa faisabilité. Seules les lourdes leçons de la défaite de Liao-Yang en août 1904 ont permis d'assimiler une partie de cette vérité. Nous avons commencé à envoyer, lorsqu'il était déjà trop tard, nos meilleures unités vers l'Extrême-Orient, mais nous n'avons pas refait le plan de déploiement à l'ouest et restions complètement impuissants face à la Triple-Alliance, avec les ruines du déploiement d'Obrouchev, transformées en plan d'une catastrophe militaire volontaire.

La croyance que nous pouvions atteindre un rapport de forces décisif inévitable et que la conduite de toute la guerre pouvait être orientée vers un coup final écrasant était une illusion, et elle causait en outre d'énormes dommages.

La lutte pour les points géographiques, avec laquelle la guerre devait commencer, perdait toutes les conditions préalables liées à la persévérance des troupes et à la détermination des commandants ; et sans ces conditions préalables, chaque affrontement militaire se terminait nécessairement par notre défaite. Même une analyse pas trop approfondie de la situation politique en Russie permettait de prévoir que la tension stratégique en Russie ne continuerait pas à croître de manière continue, que son point culminant n'était pas très éloigné, que les premiers échecs auraient un effet déstabilisateur sur votre État, miné de toutes parts ; des fermentations révolutionnaires devaient inévitablement commencer bientôt et se refléter avant tout sur la capacité de combat des troupes envoyées en Extrême-Orient. En effet, nous constatons la plus grande capacité de combat dans la garnison de Port-Arthur, qui avait déjà été isolée de la Russie avant le début des processus de désintégration. Ensuite, les régiments sibériens, mobilisés en priorité et pas trop étroitement liés aux humeurs des provinces européennes russes, se sont montrés très capables au combat. Plus les unités mobilisées arrivaient tard, moins leurs réserves étaient satisfaisantes.

La guerre pour la Russie avait un caractère colonial ; le service militaire n'a été inventé en aucun cas pour mener des guerres coloniales ; en tout cas, les unités de réserve ne sont nullement adaptées à des expéditions lointaines de par leur organisation. Il aurait fallu laisser les unités de réserve tranquilles ; il aurait fallu porter une attention particulière à la mobilisation des troupes envoyées en Extrême-Orient ; pour cela, il aurait fallu n'utiliser que trois ou quatre classes d'âge inférieures de la réserve ; il fallait oser accepter que cette sélection de la meilleure partie de la réserve détériore les conditions de mobilisation contre la Triple Alliance. Les corps auraient dû être mobilisés en conséquence trois mois avant l'embarquement ; les troupes auraient dû être préalablement soumises à une période d'instruction de trois mois au camp ; elles auraient dû suivre un cours de tir intensif dans son intégralité et améliorer leurs qualités tactiques par des exercices et de petites manœuvres en pleine composition militaire ; les troupes devaient être examinées avant leur envoi en Extrême-Orient et le personnel commandant inefficace écarté ; cette dernière mesure était généralement utilisée seulement par l'inspecteur général de l'artillerie pour les commandants de batteries incapables de tirer, et de tels cas se trouvaient en nombre considérable. Il valait bien sûr mieux utiliser nos moyens de manière organisée que de mobiliser une unité de réserve inapte et ensuite la compléter avec des commandants, des soldats et du matériel au détriment des meilleurs régiments.

Dotation. Il fallait se préparer à la conduite énergique des opérations militaires dès le début ; bien sûr, il fallait immédiatement préparer également les compléments correspondants. À cause des maladies et des combats, à l'exception de la garnison de Port-Arthur, coupée de tout renfort, l'armée a subi 230 000 pertes ; pour l'organisation des institutions de l'arrière et des besoins du district militaire de Priamour, il fallait 175 000 personnes, et au total, le besoin en renforts atteignait 405 000, soit 22 000 personnes par mois de guerre. Confier la préparation de ces renforts aux 19 bataillons de réserve sibériens, partiellement détournés par d'autres tâches, était une moquerie. Après 7 mois de guerre, il manquait 30 000 hommes dans l'armée, et après 9 mois, le manque atteignait 80 000. Ce n'est qu'après la défaite de Lyaoyang que le ministère de la guerre a compris qu'il fallait ajouter aux 19 bataillons de réserve existants encore 123. Les compléments préparés par ces nouveaux bataillons, exclusivement de réservistes, se sont déplacés en Mandchourie pendant l'hiver 1904/05. Aucun tri des réservistes n'a été effectué ; pour cette guerre lointaine, on a appelé même des paysans de quarante ans, physiquement affaiblis, laissant à la maison six enfants chacun, pas du tout belliqueux et mal préparés ; 10 % d'entre eux ont déserté en chemin. Ils sont arrivés avant l'opération décisive de Moukden et ont compromis la composition de l'armée : au début de la guerre, il y avait en Mandchourie 70 % de soldats de carrière et 30 % de réservistes ; à Moukden, la situation s'était inversée — 28 % de professionnels et 72 % de réservistes ; et pourtant le manque d'effectifs dans l'armée restait de 50 000 hommes.

Lorsque le sort de la guerre était déjà scellé à Mukden, nous avons entrepris la lutte pour la qualité ; parmi les 210 000 renforts envoyés après Mukden, seuls 17 % étaient des réservistes, 27 % des appelés et 56 % constituaient de jeunes soldats formés dans les régiments européens pour les armées mandchoues. Combien de maux résultent de l'imprévision ! On ne peut gouverner sans prévoyance.

Plan de guerre japonais. L'idée que les Russes pourraient rassembler en Mandchourie plus d'un demi-million de combattants était étrangère au plan japonais. Si les Russes avaient négligé le deuxième échelon de la mobilisation japonaise, les Japonais, eux, se basaient sur la puissance existante du chemin de fer sibérien et ne prévoyaient pas que les Russes parviendraient à doubler la capacité de transport existante de celui-ci. En même temps, les Japonais prenaient insuffisamment en compte les possibilités de l'armée russe de se contenter des moyens locaux de la Mandchourie. Les Japonais pensaient que les Russes, obligés d'assurer une grande partie de leur approvisionnement depuis l'arrière et disposant seulement de trois ou quatre trains pour communiquer avec leurs centres, tout en consacrant

un corps à la défense de Port-Arthur et un autre à Vladivostok, ne pourraient pas concentrer en Mandchourie une armée de campagne d'une force supérieure à 100 000 hommes. La lutte contre cette faible force vivante russe n'était pas mise en avant par les Japonais : les Russes avaient des possibilités illimitées de se retirer à l'intérieur du continent, tandis que l'armée japonaise avait une cavalerie faible, un nombre insuffisant de convois et très peu d'unités ferroviaires, et ne pouvait donc pas poursuivre les Russes sur de grandes distances depuis la côte.

Le commandement japonais a donc accordé une préférence décisive aux objets géographiques. L'objectif géographique le plus important visé par les Japonais était Port-Arthur. La prise de la base de la flotte russe n'était possible qu'en attaquant ses fortifications par voie terrestre. Mais un débarquement près de Port-Arthur, tant que la suprématie maritime n'avait pas été complètement acquise par les Japonais, semblait extrêmement risqué et était lié à de grandes difficultés techniques (grandes marées, glace mince dans les baies, faible profondeur près des côtes obligeant les transports maritimes à s'arrêter à plusieurs kilomètres, etc.). C'est pourquoi l'opération de débarquement de la 2e armée japonaise, destinée à rompre les communications de Port-Arthur avec la Mandchourie, n'était envisagée par les Japonais qu'en second temps. Le premier temps de la guerre consistait en la prise d'un autre objet géographique : la Corée. Celle-ci était importante pour le Japon en elle-même ; dans la guerre contre la Russie, la Corée jouait le rôle d'une base intermédiaire ; le débarquement de la 1re armée japonaise pouvait s'y effectuer dans des conditions tranquilles : les troupes en Corée pouvaient s'installer, organiser leur arrière, mettre en place l'occupation, progresser jusqu'à la rivière frontière Yalu et la franchir. Au niveau de la rivière Yalu, à 225 km par la route de montagne de la voie ferrée russe, au début de la guerre, les Japonais ne pouvaient rencontrer que de faibles forces russes. Le franchissement de la Yalu constituait déjà une certaine menace pour les communications russes et devait empêcher l'armée russe de soutenir Port-Arthur de toutes ses forces. Ainsi, une condition préalable au lancement de l'opération contre Port-Arthur était remplie.

L'arrière de l'armée japonaise attaquant Port-Arthur devait être couvert par l'armée russe de campagne, qui se rassemblait en Mandchourie du Sud. La riche Mandchourie du Sud, que les Japonais cherchaient à mettre sous leur influence à l'issue de la guerre, constituait le troisième objectif géographique. La Mandchourie du Sud devait devenir le principal théâtre de lutte sur le terrain avec les troupes russes. La base du déploiement opérationnel japonais était constituée par la 1re et la 2e armées. Cette dernière devait, après la prise de l'isthme de Jinzhou, transmettre la poursuite de l'opération contre Port-Arthur à la 3e armée, nouvellement débarquée, puis se tourner vers le nord. Les opérations de la 1re armée depuis l'embouchure du fleuve Yalu et de la 2e armée depuis le sud, le long du chemin de fer, offraient aux Japonais les avantages d'une manœuvre d'enveloppement opérationnelle. Mais comme ces armées étaient trop éloignées l'une de l'autre et ne pouvaient se soutenir mutuellement, un débarquement de la 4e armée, légèrement plus faible, était prévu au milieu de la côte, près de Dagu Shan.

Le quatrième objectif géographique était Vladivostok, précieux surtout pour les Russes. Par sa position, cette forteresse était complètement isolée du théâtre sud-mandchou de la lutte. La réussite rapide des opérations près de Port-Arthur et en Mandchourie aurait permis aux Japonais de tenter de s'emparer également de Vladivostok. Cela aurait été pour eux un gage important ; si les Japonais ne pouvaient pas infliger un coup écrasant à la Russie, la possession d'un tel gage aurait pu leur assurer la conclusion d'une paix avantageuse et l'obtention d'une contribution. Les erreurs commises par les Japonais dans la lutte pour Port-Arthur et sur le théâtre principal les ont obligés à renoncer à l'attaque de Vladivostok et à se limiter à la capture de Sakhaline, ce qui représentait cependant seulement un moyen faible de pression sur les Russes lors de la conclusion de la paix.

La fixation par les Japonais d'objectifs géographiques limités pour les opérations terrestres correspondait tout à fait à la nature de l'épuisement qui devait caractériser la guerre entre deux États, incapables, en raison de la distance de leurs centres, de se porter des coups mortels. Dans la lutte qui s'engageait, les points géographiques jouaient un rôle essentiel. Le fait que les Japonais l'aient compris immédiatement, alors que nous le rejetions, a constitué des avantages considérables pour les Japonais.

Le principal inconvénient du plan japonais était l'absence de conscience de la nécessité d'un développement rapide de la tension stratégique. Seules trois armées, totalisant 8 divisions (120 000 hommes), étaient destinées à combattre en Mandchourie du Sud. Cela devait provoquer une crise difficile pour les forces ducales à la fin de l'été 1904.

La mobilisation des Japonais a commencé 54 jours avant le début de la guerre. Annoncée le 17 décembre 1903, la mobilisation était partielle et ne concernait que 23 % de l'armée japonaise — 3 divisions destinées à faire partie de la 1^{re} armée du général Kuroki. Le moment de l'annonce de la guerre a été choisi par les Japonais pour coïncider avec le plein hiver sibérien, lorsque la capacité de transit du chemin de fer sibérien chutait de moitié pendant environ trois mois par rapport à la norme estivale, le passage du lac Baïkal gelait et le renforcement de l'exploitation par les locomotives et le matériel roulant des chemins de fer du Transbaïkal et de Chine rencontrait d'énormes difficultés. Bien qu'au début de février les relations diplomatiques aient déjà été rompues et que la guerre semble inévitable pour tous, notre escadre de Port-Arthur, sortie dans la rade extérieure de la forteresse pour être prête à des actions actives, demeurait ancrée sans mesures de protection suffisantes en raison d'une négligence inexcusable du commandement naval. Dans la nuit du 8 au 9 février, elle a été attaquée par des torpilleurs japonais, qui sont parvenus à infliger des brèches à la coque de 2 cuirassés et 1 croiseur. Les hostilités ont commencé, et les Japonais ont immédiatement atteint une supériorité significative en mer, ce qui a constitué la première condition pour la mise en œuvre de la partie terrestre du plan de guerre.

L'arrière russe. Malgré les conditions difficiles d'approvisionnement des troupes russes à la lointaine frontière, il a tout de même été possible de créer pour elles des conditions matérielles tout à fait satisfaisantes. Une grande part du mérite dans la création de ce bien-être matériel revient au général Kouropatkine, qui commandait d'abord l'armée mandchoue, puis, avec le départ du gouverneur général, l'amiral Alexeïev, fut nommé commandant en chef. Kouropatkine, à l'instar de Paskévitch, accordait une immense importance aux questions de ravitaillement des troupes ; les riches ressources de la Mandchourie et l'augmentation des moyens économiques et culturels des Russes l'ont aidé à relever ce défi.

Bien sûr, l'arrière russe ne fonctionnait pas de manière idéale. Le théâtre de la guerre n'était pas suffisamment exploré sur le plan alimentaire ; l'intendance se méfiait des approvisionnements locaux et a tout de même transporté par la route surchargée de Sibérie 165 000 tonnes de farine et de céréales, qui auraient pu être obtenues sur place ; l'intendance entravait ainsi, dans la mesure de ses moyens, l'accumulation de forces vives. L'intendance montrait parfois une ignorance économique flagrante ; elle décida au début de la guerre de préserver les stocks de céréales à Telin, dans l'arrière russe, et d'acheter les stocks visibles au port d'Inkou, sur notre front ; il en résulta un écart significatif des prix entre Telin et Inkou ; et comme ces points étaient reliés par la rivière Liaohe, dont la navigation était libre, les marchands chinois faisaient flotter le grain de Telin, où il était bon marché, vers Inkou, où ils le vendaient à un prix élevé ; et nos intendants achetaient le grain cher à Inkou et le transportaient par chemin de fer vers les dépôts arrière, à Telin ; le circuit insensé de céréales qui en découla était manifestement désavantageux pour nous. En payant avec des roubles papier, nous n'avons pas préparé à temps des lingots d'argent pour soutenir le cours de notre monnaie et nous avons subi de lourdes pertes de change en raison de la dépréciation locale de nos roubles. Des commandes frauduleuses de nourriture avaient été passées aux États-Unis, d'où elle ne pouvait être livrée en raison de la domination de la flotte japonaise en mer. Il y

avait des transports de sel sur des chariots, qui, selon les factures présentées, coûtaient 15 roubles par poud ; au printemps 1905, par manque d'organisation de l'intendance, des centaines de milliers de pouds de viande surgelée ont dégelé et pourri.

Cependant, l'armée était bien nourrie, disposait d'une assistance médicale, et les étapes étaient confortablement organisées. À l'hiver 1904/05, les vêtements chauds venus de Russie n'étaient pas arrivés à temps par le chemin de fer, mais les troupes ont reçu, avant l'arrivée du froid, des vêtements chauds improvisés sur place de type semi-chinois. Le soldat russe s'est montré dans cette guerre bien loin d'être aussi exigeant que l'on aurait pu s'y attendre ; toutefois, une armée insuffisamment préparée politiquement doit toujours être alimentée de manière particulièrement correcte.

Un indicateur de notre bien-être matériel est constitué par les résultats sanitaires : en 18 mois de guerre, l'armée russe a perdu à cause des maladies : morts — 7 368, déclarés inaptes et évacués — 100 832, soit au total — 108 200 personnes ; nous ne tenons pas compte à ce sujet des pertes du garnison de Port-Arthur et de Sakhaline. Nos pertes dues aux maladies ont été nettement inférieures aux pertes de combat — 30 000 tués et morts des suites de blessures, 120 000 blessés. Alors qu'en 1877, le nombre de morts par maladie était trois fois supérieur au nombre de tués, maintenant la tendance est inversée. 50 % des blessés retournaient au service ; cela montre que les établissements de soins remplissaient déjà leur mission. Un autre indicateur de l'ordre dans l'armée est le chiffre insignifiant (27 000) des prisonniers perdus sur tout le théâtre de guerre (hors Port-Arthur et Sakhaline), malgré huit grandes défaites subies par nous.

Ces réalisations doivent être appréciées d'autant plus qu'elles ont été obtenues sans un gonflement excessif des éléments non-combattants : à la fin de la guerre, sur 844 073 personnes constituant la force armée concentrée en Extrême-Orient, 7,7 % se trouvaient dans les unités et services arrière ; l'arrière de l'armée comptait 13,8 % de non-combattants ; enfin, 10,2 % des effectifs combattants avaient été détachés pour des besoins logistiques. Au total, le nombre de personnel retiré du front s'élevait à plus de 31,7 %, c'est-à-dire qu'il y avait moins d'un non-combattant pour deux soldats. Le bilan général pour le front terrestre : 40 000 tués et morts de blessures, 140 000 blessés, 13 000 morts de maladies ; ce rapport pour un théâtre éloigné, presque colonial, est assez favorable.

Si nous apprécions hautement le travail de l'arrière russe en ce qu'il a, bien que coûteux, entièrement satisfait aux besoins matériels des troupes, nous devons reconnaître cependant que son organisation ne résiste pas à la critique la plus indulgente du point de vue opérationnel. La structure de l'arrière nuisait aux opérations. Un exemple pour l'organisation opérationnelle de notre arrière était la malheureuse situation de Lord Methuen en 1899 à Magersfontein, lorsqu'il s'appuyait sur la gare principale de chemin de fer et rayonnait ensuite dans toutes les directions, rencontrant partout un demi-cercle de fortifications boers. Les méthodes napoléoniennes de concentration des troupes vivaient non seulement dans l'esprit des lords White, Methuen et Buller, mais aussi dans la conscience de l'état-major général russe et en particulier dans l'esprit du général Kouropatkine. Pour nous, les leçons de Moltke et de Schlichting n'existaient pas encore. Les survivances de l'art militaire napoléonien se manifestaient désormais sous la forme de concentration des troupes sur un front étroit devant la gare principale, excluant toute possibilité d'opérer contre les flancs et l'arrière de l'ennemi, poussant à l'utilisation de la tactique de choc et de percée et créant une sensibilité extraordinaire de l'armée russe à la moindre menace contre ses lignes de communication.

Le général Kouropatkine a demandé pour le théâtre de la guerre 850 km de voie étroite (25 % pour la traction à vapeur, 75 % pour la traction hippomobile) ; ce puissant moyen de transport aurait dû être utilisé pour organiser le transport depuis l'arrière sur plusieurs directions indépendantes et obtenir, au lieu d'un basage sur un seul point—la gare principale, d'une voie large—un large front composé de plusieurs gares principales de voie étroite. Avec un tel basage préparé, nous pourrions rester impassibles face aux manœuvres opérationnelles

des Japonais, tentant de couper nos lignes d'approvisionnement sur l'une des directions disponibles ; nous aurions nous-mêmes la possibilité de manœuvrer contre les flancs japonais. Pour le même objectif, il aurait également été possible d'utiliser pleinement tout l'attelage de véhicules disponible, grâce auquel il aurait été également possible d'atteindre un basage distinct sur une direction autonome pour une partie de l'armée.

Le général Kouropatkine, au lieu de chercher des avantages opérationnels, consacrait tous les moyens de transport à améliorer le confort des troupes et à réduire la distance du transport par roues ; aucun effort n'était fait pour obtenir une liberté opérationnelle ou pour étendre notre base. Les voies étroites étaient tracées en éventail depuis la gare principale et atteignaient le front de presque tous les corps à seulement 2-3 km. Les lignes à voie large que nous construisions avaient le même but : distribuer les approvisionnements le long du front et réduire le travail des convois par roues. À l'été 1904, les transports de l'armée avaient réparti leurs charrettes dans les régiments pour transporter les capotes des soldats. Il aurait suffi aux Japonais d'encercler un de nos flancs sur deux étapes en profondeur ou de percer notre front (près de la voie principale sur une seule étape en profondeur) pour renverser tout ce fragile réseau de communications confortable et créer une situation catastrophique pour l'armée russe. Les opérations militaires en Mandchourie, du point de vue opérationnel, représentaient du côté russe une guerre en échelons à une échelle gigantesque : les troupes descendaient du train et se dispersaient en éventail devant lui. Les tentatives en échelons étaient, bien sûr, vouées à l'échec face à un adversaire déployé opérationnellement. La nécessité d'une lutte acharnée pour un large front opérationnel n'était pas encore reconnue.

La recherche du confort pour les troupes conduisait à des aberrations opérationnelles et de nature différente ; ainsi, le corps de cavalerie de Mishchenko, lancé en janvier 1905 dans une expédition vers Inkow, était encombré d'un énorme transport à roues et de mulets chargé de provisions, imposé par le prévoyant Kuropatkin ; ce transport paralysait notre cavalerie de toutes parts ; pourtant, au douzième mois de la guerre, nous aurions dû savoir que l'expédition ne se déroulerait pas dans le désert, mais dans l'un des pays les plus peuplés de notre planète, avec des récoltes surpassant de 5 à 6 fois les territoires les plus fertiles de Russie.

L'arrière japonais. Chez les Japonais, les avantages et les inconvénients de l'arrière étaient inversés. Le commandement ne tenait pas beaucoup compte des épreuves rencontrées par les troupes. Les pertes des Japonais sur le terrain dans cette guerre furent importantes : 89 000 tués et morts des suites de blessures, 166 000 blessés, 26 000 morts de maladies ; ces pertes surpassaient celles des Russes en termes de tués de 122 %, de blessés de 19 % et de morts de maladies de 100 %. Les soldats japonais, extrêmement peu exigeants, recevaient initialement une portion insuffisante de viande, supportaient un climat plus rigoureux que celui de leur patrie ; ils furent touchés par des épidémies qui n'avaient pas eu de prise sur l'armée russe. Les énormes pertes humaines s'expliquent principalement par le caractère offensif de leurs actions, en particulier lors des assauts contre Port-Arthur, et par le soutien insuffisant fourni par l'artillerie japonaise faible.

Les moyens de transport de l'arrière japonais doivent être considérés comme misérables. Il y avait peu de chevaux au Japon ; il fallait importer des chevaux du Canada et de l'Australie pour assurer au moins les besoins les plus urgents des troupes envoyées sur le continent. Les troupes japonaises étaient embarquées sur des transports maritimes avec un convoi extrêmement limité, attelées à de petits chevaux robustes mais faibles et peu élevés. Le convoi régimentaire était exclusivement à dos de mulet et transportait une réserve de nourriture d'une journée. Le convoi de division se composait de légères charrettes à un seul cheval et transportait des vivres pour quatre jours. Les soldats portaient sur eux une réserve de trois jours. Au total, les troupes disposaient d'une réserve de huit jours. Les armées n'avaient pas reçu leur propre convoi dans leur pays ; elles devaient, une fois débarquées en Corée ou en Mandchourie, créer elles-mêmes des transports de l'armée, autant que possible,

en achetant des charrettes auprès de la population. La création de tels transports, apparemment, ne fut pas rapide. Lorsque la 1^{re} armée de Kuroki, ayant franchi la rivière Yalu, se dirigea vers Fynhuanchen, sa ligne de ravitaillement s'étendait sur 70 km depuis le Yalu ; faute de moyens de transport, la 1^{re} armée dut organiser pour la livraison des vivres le travail de 60 000 coolies avec des charrettes manuelles sur cette distance. Le ravitaillement par trois passages sur des charrettes manuelles — il semble que la misère de la technique humaine ne puisse aller plus loin !

Au début de la guerre, les Japonais ne disposaient que d'un seul bataillon ferroviaire faible. Au lieu de l'utiliser immédiatement pour organiser une ligne de chemin de fer dans l'arrière opérationnel proche, les Japonais l'ont d'abord employé à la construction de la ligne de chemin de fer Fusan-Séoul ; cette ligne, qui commençait au détroit de Corée et traversait tout le péninsule coréenne, aurait dû assurer la liaison des troupes japonaises avec la patrie en cas de perte de la supériorité maritime. Cependant, les Japonais n'ont pas réussi à construire ce chemin de fer pendant la guerre et n'ont fait que détourner inutilement leurs faibles forces techniques pendant les six premiers mois du conflit. Au lieu de garantir la liaison avec la patrie grâce à cette voie ferrée, en cas de victoire de l'escadre de la Baltique ou d'une intervention d'une grande puissance maritime en faveur de la Russie, les Japonais décidèrent ensuite de stocker à Dalny des réserves correspondant à six mois de besoins pour les quatre armées transférées sur le continent. Le bataillon ferroviaire fut envoyé à l'arrière de la 1^{ère} armée ; en octobre 1904, au sixième mois après le franchissement du Yalu, à l'arrière de Duroki, il avait été possible de construire un chemin de fer à voie étroite sur 50 km. L'armée de Duroki s'était déjà éloignée de 150 km de l'extrémité de cette branche, mais celle-ci continuait à être construite et joua un rôle important lors de l'opération décisive de Mukden.

À quel point l'état-major japonais était inexpérimenté en matière de chemins de fer — on peut le voir dans ce qui suit. À la mi-mai 1904, les Japonais ont capturé le tronçon sud du chemin de fer de Mandchourie ; ils ont ainsi obtenu 340 wagons de marchandises mais aucune locomotive. Les Japonais ont tenté de commander aux États-Unis des locomotives adaptées à l'écartement russe, mais en attendant, pendant trois mois, ils ont maintenu le trafic sur la ligne capturée avec les wagons acquis, en les déplaçant manuellement. Ce n'est qu'après avoir perdu beaucoup de temps à constater l'impossibilité d'obtenir rapidement aux États-Unis des locomotives de l'écartement requis que les Japonais ont entrepris de convertir le chemin de fer capturé à l'écartement japonais et de faire venir des locomotives japonaises.

Ainsi, les habitants des îles, les Japonais, utilisaient très habilement le littoral et l'embouchure de nombreuses rivières pour approvisionner les troupes ; sur la rivière Liaohe, ils ont constitué toute une flotte de jonques, et cette flottille nourrissait la 2^e armée japonaise avançant à proximité le long de la voie ferrée inactive.

Les Japonais étaient très inférieurs aux Russes en moyens et en matériel de transport, mais sur le plan opérationnel, l'arrière japonais surpassait infiniment l'arrière russe. Les Japonais se sont préoccupés d'étendre leur base sur toute la côte de la Mandchourie, de la rivière Yalu jusqu'à Inkou inclus. Dès le début, ils ont pris soin de réaliser un encerclement opérationnel des Russes ; pour une large base et un encerclement opérationnel, les Japonais tenaient fermement, même si cela leur coûtait cher : avec leurs maigres convois, ils devaient étirer les lignes d'approvisionnement sur 200 km de routes de montagne épouvantables non revêtues. Se séparer en quatre à huit étapes du transport à vapeur, faire passer à force d'efforts exceptionnels des chargements volumineux sur ces sections étirées, parfois souffrir de la faim et endurer les privations, renoncer à tout confort, mais assurer leur liberté opérationnelle, préparer des manœuvres opérationnelles — tel était le principal moteur du travail de l'arrière japonais. Cela permettait aux armées japonaises de mener de sérieuses opérations, alors que l'arrière russe ne permettait aux troupes russes d'entreprendre depuis la station de départ que des sorties dépourvues de tout avenir opérationnel. Avec des moyens

modestes, les Japonais fixaient à leur arrière de vastes objectifs, travaillaient avec persistance et atteignaient leur but. Leur travail était évidemment inspiré par les idées de Schlichting.

Ce n'est qu'après l'opération de Liaoyang que les armées japonaises affamées se regroupèrent dans la région de Liaoyang—les mines de Yantai; immédiatement suivit l'offensive russe, qui conduisit à l'opération sur la rivière Shahe; ce fut le seul cas où Russes et Japonais se trouvaient, du point de vue de l'arrière, dans des conditions opérationnelles équivalentes.

La lutte pour Port-Arthur. Pour la défense de la péninsule de Kwantung et de la forteresse de Port-Arthur, Kouropatkine a déployé sous le commandement du général Stessel de grandes forces — 43 000 hommes, dont 9 excellents régiments de tirailleurs de l'Est sibérien avec 7 batteries de campagne. Le ministère de la guerre disposait à Kwantung de 452 canons et de 48 mitrailleuses. De plus, le ministère de la marine possédait à Port-Arthur d'énormes moyens d'artillerie et techniques ; jusqu'à 17 000 des meilleurs marins très énergiques ont participé à la défense de la forteresse par voie terrestre. « Les vivres et les stocks de guerre étaient disponibles en grande quantité. » La forteresse elle-même était encore en construction, mais, selon l'état de ses fortifications, elle ne cédait en rien aux meilleures anciennes forteresses russes.

Au 1er mai, en plus de fortes garnisons à Kvantouga et à Vladivostok et de la surveillance du chemin de fer, Kouropatkine disposait dans la zone de déploiement opérationnel—en Mandchourie du Sud—de 70 000 hommes. Les forces principales—45 000 hommes—étaient rassemblées le long du chemin de fer de Liaoyang à Gaizhou ; le détachement de l'Est, 18 000 hommes, avait été envoyé dans le bas cours du Yalu ; la cavalerie de Mishchenko, revenue de Corée (2 500 sabres), surveillait le littoral près de Dagushan.

L'armée de Kuroki (45 000 hommes), qui avançait pendant 10 semaines à travers la Corée, a franchi le 1er mai le fleuve Yalu. Ce fleuve coule dans une large vallée et, avec de nombreux affluents, atteint jusqu'à 5 km de largeur dans son cours inférieur ; il constitue un obstacle presque équivalent au Danube en 1877. Très précieux était ce qu'on appelait la « muraille chinoise » — une position de tir continue, avancée presque jusqu'à la ligne du fossé du fort. Cet héritage chinois a maintes fois sauvé la défense. Nos ingénieurs n'ont pas pensé à développer de larges positions de tir dans les forteresses russes, ce qui aurait considérablement allégé les forts et créé une véritable île de défense. Les travaux de préparation des intervalles de fortification dans les forteresses russes n'ont commencé qu'en 1910 sous l'impulsion de l'état-major général. À titre d'exemple, les Japonais ont cherché non seulement à surmonter l'obstacle formé par le fleuve, mais aussi à infliger une défaite au détachement russe de l'Est, trois fois plus faible. Le passage des Japonais était lié à une large manœuvre visant à envelopper le flanc gauche russe ; certaines unités japonaises ont effectué immédiatement après la traversée une grande avancée et, lors de la retraite, à 12 km du champ de bataille de Tyurenchensk, l'un des régiments de réserve russes (le 11e régiment de fusiliers sibériens de l'Est) s'est retrouvé encerclé et n'a pu s'échapper qu'au prix de la perte de plus de la moitié de ses effectifs. Les pertes du détachement de l'Est dépassaient trois fois celles des Japonais (2 800 hommes contre 1 000 hommes).

Immédiatement après avoir reçu la nouvelle du succès de Kuroki, la 2e armée du général Oku, forte de 40 000 hommes, quitta le Japon ; entre le 4 et le 12 mai, ses éléments combattants débarquèrent sur la côte mandchoue, à un passage à l'est du tronçon de chemin de fer Pulandian–Sanshili. Il fallut encore deux semaines pour que les troupes débarquées mettent en place les services arrière divisionnaires et acquièrent une certaine capacité opérationnelle.

Toute forteresse isolée des principales forces de l'armée et des bases est vouée à la destruction ; c'est pourquoi, étant donné le débarquement d'Oku, clairement dirigé contre les communications de Port-Arthur, il était nécessaire de mobiliser toutes les forces possibles afin de repousser l'armée d'Oku en mer et, en tout cas, de lui compliquer la manœuvre. Sinon, la

plus grande valeur géographique — Port-Arthur — était exposée à un risque majeur. Il fallait une offensive énergique depuis le nord avec toutes les forces disponibles et une défense tenace par Stessel du détroit de Jinzhou. La péninsule du Kwantung devait être entièrement protégée, et non seulement la seule forteresse de Port-Arthur. Sur cette péninsule, avec un investissement de 20 millions de roubles, la ville de Dalny a été construite — un port commercial de la voie ferrée de l'Est de la Chine, qui représentait pour les Japonais un point précieux pour baser à la fois une future attaque sur Port-Arthur et les opérations en Mandchourie du Sud.

Dans la conscience de notre commandement, il n'était pas suffisamment souligné que la forteresse, ayant perdu le contact avec les armées opérant sur le terrain, n'était qu'un piège pour les forces vives ; nous vivions encore selon des vestiges, prônant la défense autonome de la forteresse. L'opération de la 2^e armée japonaise n'a rencontré aucune résistance sérieuse après l'interruption des communications de Port-Arthur. Le « faisan » craignait de détourner les forces principales dans le piège de la péninsule de Liaodong, au sud de Taïzhou, et a avancé depuis le nord contre l'armée japonaise seulement un bataillon. Stessel a envoyé depuis Port-Arthur pour défendre l'accès au Kwantung 17 500 hommes, mais le général Fok, qui les commandait, n'a occupé le détroit de Jinzhou qu'avec 22 % de ses forces, les 78 % restants étant attribués à la surveillance du littoral, à la protection des communications avec Port-Arthur et en réserve.

Notre petit détachement — 3 800 combattants avec 77 canons (principalement anciens canons chinois) et 10 mitrailleuses — s'était installé dans le passage le plus étroit de l'isthme ; les hauteurs au sud de celui-ci, sur lesquelles il aurait été possible de déployer de grandes forces pour empêcher les Japonais de s'ouvrir un chemin depuis l'isthme, sont restées inoccupées. Le 26 mai, la 2^e armée japonaise (32 bataillons, 200 canons), soutenue par le feu de 4 canonnières, s'est précipitée sur les faibles forces russes. Les canons russes, placés au découvert, ont été neutralisés par le feu de l'artillerie japonaise entre 6 et 11 heures. À 10 heures du matin, les Japonais se sont déjà lancés à l'assaut, mais sont tombés sous le feu non neutralisé de l'infanterie russe et des mitrailleuses ; les canonnières japonaises restaient silencieuses, car la marée descendante les avait laissées échouées sur le côté. Vers 16 heures, la marée montante a remis les canonnières à flot, elles ont repris le feu et ont neutralisé deux compagnies russes sur le flanc gauche. Par cette brèche, les Japonais se sont engouffrés ; après un combat intense, notre petit détachement, ayant perdu 36 % de ses hommes tués et blessés (il n'y avait pas de prisonniers), se retira en abandonnant canons et mitrailleuses. Les pertes japonaises — 4 200 hommes — dépassaient nos pertes de trois fois, mais ils atteignirent un objectif important : ils ont obtenu l'accès à la Mandchourie et ont isolé Port-Arthur de l'armée de campagne.

Ce n'est que deux semaines plus tard que le général Kouropatkine, cédant à la pression du gouverneur inquiet pour Port-Arthur, l'amiral Alekseïev, et des cercles de Saint-Petersbourg, entreprit avec une partie de ses forces une démonstration visant à détourner l'attention des Japonais de Port-Arthur. Le corps de Stakelberg (33 000 hommes) fut avancé jusqu'à la gare de Wafangou ; mais les Japonais avaient déjà débarqué dans le Dàlín la force principale de la 3^e armée de Nogi, destinée à l'attaque de Port-Arthur, et le général Oku disposait de sa 2^e armée (40 000 hommes) libre pour une offensive dans la direction nord ; le 15 juin, les Japonais infligèrent à Stakelberg une défaite partielle et le repoussèrent vers le nord. Port-Arthur resta livré à ses propres forces.

Ayant accordé trop peu d'attention et de forces à la défense de l'isthme de Jinzhou, le général Stessel se tint en juin avec la majeure partie des troupes disponibles dans une position « aux cols », à mi-chemin entre Dalny et les fortifications de Port-Arthur ; la conscience de la nécessité de défendre les approches lointaines de la forteresse n'est venue que lorsque l'espace le plus favorable, où la péninsule du Kwantung se rétrécit et forme la magnifique baie de Talienwan, avait déjà été cédé à l'ennemi. La position sur les cols s'étendait sur 23 km et, en

raison de son caractère escarpé, rendait extrêmement difficile l'utilisation de l'artillerie par les défenseurs. Les abruptes falaises sur le front donnaient l'illusion d'une inaccessibilité de notre position.

À la mi-juillet, la 3e armée japonaise s'est renforcée, le 26 juillet elle est passée à l'offensive et le 27 juillet elle a pris l'une des hauteurs qui formaient la position russe, ce qui a provoqué son effondrement sur toute sa longueur. La tentative du général Stessel de s'établir sur les Monts du Loup – des hauteurs situées à portée de l'artillerie lourde depuis la position principale de la forteresse – a échoué ; dès le 30 juillet, les Japonais occupaient les Monts du Loup, où les Russes n'avaient pas encore eu le temps de s'organiser. À partir de ce moment, les positions d'artillerie supérieures pour attaquer l'enceinte fortifiée se trouvaient déjà du côté japonais ; le 9 août, les Japonais possédaient déjà toutes les positions initiales pour attaquer la forteresse. Port-Arthur devenait un refuge peu sûr pour l'escadre. Le 10 août, l'escadre a tenté de se frayer un chemin vers Vladivostok. Mais après un bon début de combat avec l'escadre japonaise, notre amiral Vitgeft a été tué, et son adjoint, le prince Ukhtomski, a fait demi-tour vers Port-Arthur, où l'escadre s'est rassemblée le lendemain, à l'exception d'un cuirassé, de deux croiseurs et de quatre torpilleurs, qui ont réussi à atteindre des ports neutres et s'y sont désarmés.

Les forces de la 3e armée japonaise (46 000 hommes) étaient inférieures en nombre à la garnison formidable de la forteresse (y compris les marins) ; les Japonais disposaient d'artillerie, mais la plus faible en quantité et en qualité de Port-Arthur ; ils ne possédaient aucune pièce de calibre supérieur à 15 cm ; par absence de lourdes obusiers, les Japonais étaient privés de la capacité de causer des dommages sérieux aux casemates en béton de la forteresse. Néanmoins, le général Nogi décida de lancer immédiatement une attaque accélérée sur la forteresse et d'en prendre le contrôle dans quelques jours ; l'attaque principale était dirigée contre le front le plus fortifié en termes d'ingénierie de la forteresse – le front est. Sans aucun doute, il était une erreur de la part des Russes de vouloir aménager Port-Arthur comme une forteresse traditionnelle avec un contournement circulaire de fortifications. Il aurait fallu couper une partie de la péninsule du Kwantung – soit par les Monts Loups jusqu'à la baie des Dix Navires, soit jusqu'à la baie Louise, ce qui n'aurait même pas allongé le front et aurait donné des positions plus avantageuses pour la défense. Mais nous avons traditionnellement opté pour une forteresse en cercle. Le navire à vapeur transportant des obusiers lourds pour l'attaque de Port-Arthur avait été coulé par les croiseurs russes de Vladivostok.

Après un court bombardement de seulement deux jours, les Japonais ont commencé le 21 août à attaquer furieusement la position fortifiée ! L'artillerie japonaise avait mal préparé l'assaut : au lieu de concentrer le feu sur la direction principale de l'attaque et surtout pour écraser le feu des batteries russes du front attaqué, les Japonais ont dispersé leur tir faible sur tout le territoire de la forteresse, y compris sur la ville et sur la rade avec l'escadre qui y était stationnée. Les batteries de la forteresse ont donc été insuffisamment supprimées. Malgré cela, il y eut des moments où le sort de la forteresse était suspendu à un fil. Nous avons perdu plusieurs fortifications secondaires sur le front de l'attaque principale et plusieurs hauteurs (montagne Uglovaya) à l'ouest, où se déroulait une attaque auxiliaire ; les Japonais ont réussi à pénétrer dans le périmètre de la forteresse et, sans la qualité du personnel du garnison, Port-Arthur aurait été pris dès la première attaque. Les contre-attaques énergiques des petites unités de la garnison et le feu des canons, des mitrailleuses et des tireurs russes pendant trois jours de siège ont démoralisé les Japonais ; la dernière attaque, dans la nuit du 24 août, se caractérise déjà par le refus de certaines unités d'infanterie japonaise épuisée d'attaquer. Le commandant de la 3e armée, le général Nogi, ayant perdu un tiers de son armée—14 000 hommes en 3 jours—dû abandonner l'objectif fixé : la prise de Port-Arthur par une attaque rapide. Ce fut un grand succès pour la garnison ; ses pertes atteignaient 6 000 hommes.

Sur le front ouest, la forteresse était dominée par la montagne Haute, qui ne possédait pas de fortifications durables. Du sommet de cette montagne, la vue s'étendait sur tout le

mouillage intérieur de Port-Arthur. En prenant cette montagne et en y installant un observateur d'artillerie, les Japonais auraient pu tirer sur toute l'escadre de Port-Arthur. Sa neutralisation rapide était importante pour les Japonais, car le 11 octobre, une deuxième escadre russe devait partir de Libau, et la jonction des deux escadres russes pourrait mettre les Japonais dans une position difficile. C'est pourquoi, dans la direction des efforts japonais contre Port-Arthur, on observe une agitation : après chaque échec sur le front de l'attaque principale, orientale, les Japonais transférèrent leur activité vers l'ouest, contre la montagne Haute. Du 19 au 23 septembre, le général Kondratenko, qui dirigeait la défense de la montagne Haute, parvint à repousser plusieurs attaques féroces et isolées des Japonais.

Au 1er octobre, les Japonais avaient considérablement renforcé leur artillerie près de Port-Arthur. Elle avait atteint 112 pièces d'artillerie de campagne, 108 canons de montagne, 122 canons de calibre moyen, 18 obusiers lourds et 29 canons de marine — soit un total de 389 pièces. Il n'y avait que 20 % d'exemplaires modernes à tir rapide parmi eux, et seulement 40 % d'obusiers et de mortiers. Le feu indirect des Japonais était faible ; la principale force de l'attaque était représentée par 18 obusiers de calibre 21 cm, anciens modèles, retirés par les Japonais de l'armement des batteries côtières. Le tir de ces obusiers n'était pas précis ; leurs lourdes bombes en fonte ne portaient qu'une charge explosive de 20 livres de poudre noire ; une bombe moderne d'un obusier de campagne de 15 cm a un pouvoir explosif plus important. Cependant, ces obusiers lourds parvenaient parfois à percer les voûtes fines (de 4 pieds) des casemates de Port-Arthur, privant le garnison d'un repos sûr et tranquille.

En octobre et novembre, les Japonais se sont approchés des glacis des forts avec des travaux de sape, se sont installés dessus et ont commencé à faire sauter des contre-escarpes et les fossés défensifs des ouvrages. Mais nos forces ont réussi à repousser leurs tentatives de progression accélérée. Le 26 novembre, les Japonais ont jugé que la situation était mûre pour une nouvelle attaque générale du front est. La position initiale des Japonais se trouvait à seulement quelques dizaines de pas de la ligne de feu des fortifications assaillies. Mais franchir cette courte distance s'est avéré aussi difficile que de mener en août une attaque depuis une grande distance. Le feu russe a fauché, dans les 30 premières secondes de l'assaut, jusqu'à 50 % des unités d'infanterie attaquant sur de nombreux secteurs. Les Japonais, ayant perdu 5 000 hommes, ont été repoussés partout.

Cet échec a de nouveau dirigé l'énergie des Japonais contre la montagne Haïkou. À partir du 28 novembre, une artillerie nombreuse bombardait la montagne Haïkou ; des attaques énergiques succédaient les unes aux autres. Les rangs des défenseurs de Haïkou fondaient et ne recevaient pas de renforts suffisants. Nous repoussions les attaques, mais subissions de lourdes pertes à cause des tirs d'artillerie ; le feu d'artillerie chassait les défenseurs ; en fin de compte, les Russes abandonnaient leurs tranchées brisées plus que les Japonais ne les prenaient. En huit jours de combats sur la montagne Haïkou, les pertes japonaises atteignaient 10 000 hommes, les pertes russes 6 000. Le 6 décembre, les Japonais étaient déjà au sommet de Haïkou, et le lendemain, les artilleurs ajustaient depuis cet emplacement le tir des batteries sur l'escadre russe.

Le 11 décembre, l'escadre avait déjà été détruite, mettant fin à sa triste existence. L'agonie de la forteresse commença. Le 15 décembre, le général Kondratenko, le vrai chef de la défense, fut tué. Le garnison était affaiblie par d'énormes pertes ; avec les marins à Port-Arthur, on comptait 12 000 tués et morts de leurs blessures, 3 500 morts de maladie, et plus de 20 000 blessés ; les meilleurs officiers, les combattants les plus résolus — n'existaient déjà plus ; les hôpitaux étaient surpeuplés ; sur le front de la forteresse, il y avait encore « 14 000 combattants, mais c'étaient des hommes physiquement et moralement épuisés.

Le 18 décembre, les Japonais prirent possession de l'un des forts (n° 2) de la position fortifiée principale, et dix jours plus tard, d'un autre (n° 3) ; le 31 décembre, avec la prise du fort n° 3, les Japonais s'emparèrent de l'essentiel du front est attaqué, et les Russes se retirèrent sur la deuxième ligne de défense. La perte d'un segment de la ligne de forts ne

mettait pas en soi le garnison dans une situation désespérée ; la défense aurait pu se poursuivre, mais tous ceux qui voulaient se battre avaient déjà donné leur vie sur la position fortifiée principale. Ainsi, lorsque les Japonais menèrent l'attaque de la deuxième ligne de défense le 1er janvier 1905, ils réussirent immédiatement à s'emparer de sa partie la plus importante — la hauteur du Grand Nid d'Aigle. Il aurait été possible de continuer à se battre sur les positions arrière suivantes, de ne pas rendre la forteresse et de laisser les Japonais la prendre par morceaux, ce qui représentait la seule sortie honorable ; mais le général Stessel, abattu, entama des négociations avec les Japonais et capitula le 2 janvier.

À partir du 30 juillet, lorsque les Japonais « s'emparèrent des Montagnes du Loup et se rapprochèrent de Port-Arthur, la défense de la forteresse se poursuivit pendant 155 jours ; les pertes japonaises dans la lutte pour Port-Arthur atteignaient 80 000. Ce succès absolument exceptionnel de la défense de la forteresse a été obtenu grâce à la faiblesse de la technique japonaise, en particulier à l'insuffisance — tant quantitative que qualitative — de l'artillerie lourde japonaise, ainsi qu'à la qualité du personnel du garnison russe. L'escadre russe, après sa tentative infructueuse de percer, a aidé la forteresse avec ses riches moyens techniques et ses excellentes forces jeunes.

Et malgré toutes ces conditions extrêmement favorables, Port-Arthur a cependant failli être capturé par les Japonais dès les premiers jours, lors d'une attaque éclair.

Les Japonais portaient d'une idée tout à fait correcte, empruntée à l'Allemagne, selon laquelle, avec la technique moderne, l'assaut dans la lutte pour une forteresse avait acquis un tel avantage que la prise de cette dernière ne nécessitait en aucun cas l'utilisation des méthodes traditionnelles d'attaque progressive héritées du XVIIIe siècle. Les forteresses modernes ne peuvent résister aux méthodes d'attaque de force ouverte, soutenues par une artillerie de qualité. Mais les Japonais, ayant compris cette idée exacte, ne se sont pas préoccupés de préparer les moyens appropriés, n'ont pas formé l'armée aux techniques d'attaque des positions durables et n'ont pas créé l'artillerie nécessaire à l'avance. Lors de tous les assauts, les Japonais ont percé à la main les passages dans les barrières de fil de fer ; il n'y avait ni canons ni obus pour détruire les fils de fer ; cela témoigne déjà de l'insuffisance des moyens d'artillerie japonais. La direction de l'attaque japonaise de Port-Arthur a accumulé plusieurs erreurs graves ; seule une préparation politique remarquable du peuple et de l'armée japonais à la guerre a permis aux troupes japonaises de suivre, sans se désorganiser, une série d'ordres de combat par lesquels le général Nogi poussait son infanterie à des assauts non préparés.

Le succès de la défense de Port-Arthur, dû à une série de causes accidentelles, a permis de préserver l'illusion d'une possibilité de résistance prolongée de la forteresse, isolée des armées de campagne. Les forteresses avec un ceinturon de forts, déjà à la fin du XIXe siècle au bord de la disparition, ont en partie survécu jusqu'à la Première Guerre mondiale en raison de conclusions erronées tirées de l'expérience de Port-Arthur. Leurs garnisons, constituées de réservistes faibles et de formations de milice, ne ressemblaient en rien, par leur efficacité au combat, à l'excellente infanterie et aux marins de Port-Arthur ; et dans le domaine de l'application concentrée de la technique la plus redoutable, qu'est la guerre de siège, ces garnisons nombreuses mais faibles d'esprit et d'entraînement étaient condamnées à se décomposer et à capituler en quelques jours. Les forteresses existaient dans l'histoire uniquement à condition d'utiliser pour leur défense des unités peu aptes au combat de campagne. Les forteresses nécessitant une sélection rigoureuse de leurs défenseurs perdent tout sens.

Opération de Liaoyang. Pendant l'été 1904, les Japonais avançaient lentement vers Liao-Yang : venant de l'est, la 1re armée de Kuroki, 45 000 hommes, et venant du sud, la 2e armée d'Oku, 45 000 hommes, et la 4e armée de Nodzu, 30 000 hommes. L'armée de Nodzu, débarquée à Dagushan, avait des difficultés d'approvisionnement et rejoignit l'armée d'Oku pour profiter de ses meilleures conditions logistiques — wagons à pousser à la main et

jonques. La situation défavorable de la 1^{re} armée ralentissait l'avancée des Japonais. La traversée de 200 km de terrains montagneux pauvres entre le fleuve Yalu et Liao-Yang prit 4 mois.

Kouropatkine, fidèle à son plan — ne pas risquer l'armée avant d'obtenir une supériorité décisive en forces et sacrifier à cet objectif toutes les considérations géographiques, ordonnait aux commandants des troupes, déployées sur les trois directions des offensives japonaises, de ne pas porter les combats à une crise pouvant entraîner la défaite complète du groupe de tête russe, et de se replier en temps opportun. Ainsi, plusieurs occasions favorables qui se présentaient aux Russes lors de la défense de Tashichao, Simouchen, sur la rivière Lanhé, et près de Landyasan, contre des Japonais engagés à forces égales sont restées inexploitées ; chaque combat n'était jamais mené à son terme et se terminait par un repli russe ; l'art de se retirer du combat avait été perfectionné par les Russes à un niveau élevé, mais les troupes étaient moralement affaiblies par cette instabilité systématique du commandement.

Kouropatkine ne voyait aucun mal à ce que, au fur et à mesure du retrait vers Liao-Yang des groupes est et sud de l'armée russe, les distances entre eux se rapprochent, et que toute l'armée mandchoue se resserre en un seul poing. Les vestiges de la stratégie napoléonienne ont obligé Kouropatkine à reconnaître que le déploiement du 23 août, lorsque les groupes sud et est, chacun d'une force de 3 corps, se trouvaient à seulement un passage au sud et à l'est de Liao-Yang, était « insuffisamment concentré ». Le 27 août, ayant appris un échec particulier du XI^e corps, Kouropatkine ordonna de rassembler toute l'armée sur les positions de Liao-Yang.

Les derniers représentaient une position avant-pont avec deux lignes de redoutes de profil fort, occupant une superficie à 5 km avant les six ponts sur la rivière Taidzyhe, et une ligne de positions avancées, étendues à 9-10 km des ponts. Ces positions avancées, dans le secteur entre le chemin de fer et la rivière, s'étendaient sur 25 km le long des hauteurs dominant la position avant-pont, et formaient deux groupes — Maetun, sur la voie de retraite de l'unité sud, et Zofantun, sur la voie de retraite de l'unité est, avec un petit espace entre eux.

Les forces russes atteignaient 170 000 hommes avec 644 canons, les forces japonaises — 130 000 hommes avec 400 canons. Kouropatkine répartit son avantage d'un tiers de la manière suivante : 43 % de l'infanterie (I et III corps sibériens, X^e corps d'armée) furent déployés sur les positions avancées ; 28 % (II et IV corps sibériens) constituaient une réserve dans les fortifications de la tête de pont ; 13 % (XVII^e corps d'armée) furent avancés le long de la rive nord de la rivière Taïdzikhé pour contrer les tentatives des Japonais de contourner les positions avancées par le nord et de couper le chemin de fer ; 9 % de l'infanterie et une forte cavalerie protégeaient le flanc droit et l'arrière, et 7 % assuraient le service de relais.

Le 29 août, les Japonais établirent un contact avec les Russes sur tout le front des positions avancées. Leurs forces étaient manifestement insuffisantes pour la tâche qui les attendait. Les Japonais devaient payer le prix de leur évaluation erronée de la puissance de la voie sibérienne et de la rapidité de l'accumulation des forces de l'armée mandchoue. Dans leur pays, il leur restait encore 2 divisions de campagne, assurant la défense des côtes et, probablement, participant également à la formation de nombreuses unités de réserve ; cependant, le commandant en chef japonais ne pouvait espérer un renfort important qu'au début du mois d'octobre. Le 24 août, l'attaque accélérée de l'armée Nogi sur Port-Arthur fut repoussée, et elle resta ainsi attachée à la forteresse pour longtemps. Entre-temps, des renforts affluaient chez les Russes à un rythme accéléré, six trains par jour ; à partir du 21 août, le V^e corps sibérien débarquait, suivi immédiatement par la I armée. Comme dans un avenir proche l'équilibre des forces pouvait devenir encore plus défavorable aux Japonais, le commandant en chef Oyama décida d'attaquer.

Les attaques des trois armées devaient commencer le 30 août et viser les positions avancées des Russes. Cependant, le général Kuroki, observant le mouvement des convois russes se retirant vers la gare de Kitai, afin de ne pas encombrer l'intérieur étroit de la

position avancée, se fit une impression extérieurement erronée que les Russes se retiraient de Liao-yang et ne feraient que retarder les Japonais avec leurs arrière-gardes. En conséquence, Kuroki décida de laisser pour attaquer les positions avancées, conjointement avec la IV^e et la II^e armées japonaises, seulement la moitié de ses forces et de transférer l'autre moitié — une division et demie — au village de Lentouwan, sur la rive nord de la rivière Taidzihe, pour exercer une pression directe sur les communications russes.

Les combats des 30 et 31 août représentent une attaque frontale infructueuse de 81 % des forces japonaises contre 43 % des Russes, qui maintenaient les positions avancées. Les tentatives d'Oku de contourner les positions avancées à l'ouest de la voie ferrée ont été repoussées par la cavalerie de Mischenko et quelques unités de la réserve générale. Le moral des troupes russes était élevé ; le message transmis sur les positions concernant le repoussement de l'assaut de Port-Arthur a été accueilli partout par un retentissant « hourra ». Devant l'aile gauche des positions avancées, occupée par les unités du Xe corps, il n'y avait presque pas de Japonais.

Dans des conditions de supériorité écrasante des forces russes devant Kouropatkine, se présentait une rare occasion de remporter la victoire selon la méthode napoléonienne de percée : les unités japonaises qui avaient traversé plus au nord du Taitzykhe pouvaient être contenues par les troupes du XVII^e corps, du Ve corps sibérien et du I^{er} corps d'armée qui commençait à débarquer. Quant à la bataille sur la rive sud du Taitzykhe, si heureusement commencée, elle devait être menée avec toute l'énergie possible, en utilisant la percée qui se trouvait dans le dispositif des Japonais face au ~K corps, et passer ici à l'offensive décisive, en envoyant également la masse principale de la réserve générale. Dans ces conditions, on pouvait espérer, par une percée, s'emparer des communications de l'armée de Kuroki, lui infliger une défaite complète et ainsi contraindre à la retraite les autres armées japonaises.

Cependant, avec la lourdeur actuelle de la conduite des opérations, une percée, obligeant à risquer ses communications et les restreignant dans un couloir étroit, exige une énorme détermination. Kouropatkine n'a pas tenté cette percée, d'autant plus que son unité de reconnaissance exagérait les forces japonaises d'une fois et demie par rapport à la réalité. Lors d'analyses ultérieures, il arrive que la position concentrée se révèle offrir des moments favorables, mais il est impossible de les prévoir à l'avance, et il n'y a pas de moyen de s'y diriger de manière planifiée. Tant Benedek en 1866 que Kouropatkine en 1904 ont naturellement manqué ces moments favorables. Une attaque normale depuis une position concentrée à Liao-Yang vers l'est, le long de la rive sud de la Taidzuhe, ne pouvait être qu'une sortie, sans aucun avenir opérationnel. Les circonstances ont fait par hasard que cette sortie pouvait se transformer en percée opérationnelle, mais on ne peut pas fonder un plan d'action sur un tel hasard.

Kouropatkine choisit une autre méthode d'action, qui semblait devoir produire des résultats plus modestes mais sûrs : il ordonna de nettoyer les positions avancées au sud de Taïdzikhe, prit des positions devant le pont avec la principale réserve ; les 1^{er} et III^e corps sibériens ainsi que le Xe corps d'armée, libérés, devaient se hâter au secours du XVII^e corps d'armée et du Ve corps sibérien. Contre les trois quarts des forces japonaises, Kouropatkine laissa 28 % des troupes russes, tandis que 66 % étaient lancés contre les 25 % des Japonais ayant traversé la rivière et menaçant nos lignes de communication.

Dans la nuit du 1^{er} septembre, une manœuvre a commencé ; les troupes russes se sont échappées discrètement des positions avancées ; les 2 et 3 septembre, les attaques de la 2^e et de la 4^e armée contre la position de Liao-Yang n'ont eu aucun succès. Les Japonais ont subi de lourdes pertes et étaient au bord de leurs forces physiques et morales. Mais sur la rive nord de la Taïdzichyé, la situation s'est avérée défavorable pour les Russes : les Japonais ont réussi, dans la nuit du 2 septembre, à chasser après un combat acharné les unités du XVII^e corps des villages de Sykvantoun et de la Butte de Nezhin. Le 2 septembre devait commencer l'offensive russe. En premier, la brigade de réserve d'Orlov (du V^e Corps sibérien), tout juste arrivée sur

le théâtre des opérations, est partie du nord. Dans le haut Gaolyan, elle a été confrontée à une brigade japonaise et a fui, prise de panique. Le moral des troupes, en combat depuis le 23 août ou ayant parcouru des marches nocturnes, a fortement chuté. Les Japonais manquaient presque totalement de munitions ; notre supériorité résidait dans l'artillerie ; entre-temps, les corps Xe et XVII^e, fatigués et nerveux, furent envoyés à l'attaque dans la nuit du 3 septembre, annulant notre supériorité en artillerie ; l'attaque de nuit s'est transformée en une série de frappes dispersées ; les troupes se heurtaient les unes aux autres, le terrain était inconnu, il n'y avait pas de cartes ; les I^{er} et III^e corps sibériens sont arrivés sur le champ de bataille déjà perdu et peinaient à maintenir l'ordre. Les derniers efforts que les troupes pouvaient fournir ont été gaspillés dans les marches nocturnes ; les I^{er} et III^e corps sibériens ont investi toutes leurs forces et leur espoir dans la défense des positions avancées ; on leur avait promis ici un affrontement décisif pouvant déterminer la guerre ; pour ce combat à Liao-Yang, nos troupes avaient été condamnées trois mois auparavant à des manœuvres de retraite ; la retraite même des positions avancées de Liao-Yang a sapé la confiance des troupes dans leurs forces et leurs chefs et a créé pour les Japonais une aura d'invincibilité. La majorité de l'armée russe avait perdu toute capacité de combat et avait un besoin urgent de deux ou trois nuits de repos. Et le vainqueur, lui-même dans une situation très précaire, se tenait à un passage sur le flanc, dépendant des communications sur la crête.

Le général Kouropatkine voulait continuer l'offensive contre Kuroki le 3 septembre, mais de tous les commandants des corps épuisés arrivaient des rapports déprimants : les troupes ne pouvaient pas avancer et n'étaient pas en état de se battre, leur moral était déjà ébranlé, il n'y avait aucune base pour le succès des actions militaires futures. Sous la pression de cette fatigue générale et du pessimisme croissant, Kouropatkine donna l'ordre de se retirer vers Mukden. La persistance à maintenir les idées opérationnelles napoléoniennes aurait pu conduire Kouropatkine sous Liao-Yang seulement au sort du lord White à Ladysmith. Dans la nuit du 4 septembre, la retraite commença ; les Japonais épuisés ne tentèrent pas de s'y opposer. Les Russes ne perdirent aucun canon ni aucun chariot. Dans la soirée du 5 septembre, les arrière-gardes russes s'étaient repliées derrière la rivière Shahe. Les pertes russes s'élevèrent à 16 000, celles des Japonais à 23 000 ; pour l'infanterie russe, les pertes atteignaient en moyenne 13 %, pour les Japonais 28 %.

La défaite russe à Liaoyang s'explique, tout d'abord, par la supériorité du déploiement japonais et de l'offensive sur des directions convergentes, surpassant le « misérable regroupement » des Russes à Liaoyang avec une seule artère d'approvisionnement et de retraite. Au lieu d'un système à la Kouropatkine-napoléonienne de rassembler les troupes, il aurait fallu organiser des groupes indépendants. Le corps « KHUP » aurait dû représenter non pas un fléchissement du front au nord de Taïdzyehe, tourné vers l'est, mais une avancée, tournée vers le sud, avec des communications vers les mines de Yantai—Mukden. Une pensée opérationnelle plus audacieuse aurait pu élargir le déploiement encore plus à l'est, sur la ligne Futun, et diriger la retraite de la Détachement de l'Est non pas vers Liaoyang, mais vers Fushun, changeant ainsi complètement les prémisses opérationnelles fatales de la bataille de Liaoyang. Liaoyang représentait un Sedan prêt à l'emploi, et un combat acharné autour de lui comportait un risque énorme.

Le deuxième élément significatif de l'échec des Russes est l'utilisation extrêmement passive des succès défensifs obtenus ; les troupes russes criaient « hourra » après avoir repoussé les attaques japonaises, mais n'avançaient pas hors des tranchées. Cette passivité était une conséquence naturelle de la tactique d'assaut russe. Le combat moderne est une compétition de feu, et comme la tactique russe savait tirer parti du feu uniquement en défense, et que l'offensive tactique russe se réduisait à une charge à la baïonnette, les troupes, naturellement, refusaient l'offensive déraisonnable imposée par les règlements et se tournaient vers la défense qu'elles jugeaient sensée. L'enthousiasme pour l'avancée, le choc, la poussée de masse, étant en net contraste avec les conditions réelles du combat, après

plusieurs exécutions au combat, pousse les troupes vers la passivité. Une activité excessive dans l'éducation tactique des troupes se transforme dans le combat réel en son contraire. Notre tactique excluait la recherche de succès modestes lors de l'offensive — d'approcher l'ennemi de 400 à 700 mètres et d'entrer en combat à distance d'une bonne portée de fusil ; les Japonais agissaient toujours activement, mais savaient souvent se contenter de ces succès tactiques modestes : sans un appui d'artillerie suffisant, avec une bonne organisation défensive, l'attaquant ne pouvait souvent pas obtenir davantage immédiatement. L'art opérationnel consiste à transformer de modestes succès de l'offensive tactique en victoire opérationnelle. Mais cela n'est possible qu'avec l'art opérationnel, qui segmente audacieusement ses forces et menace les voies de communication ennemies. Le combat à partir d'une position concentrée, la résurrection des méthodes napoléoniennes requiert des frappes tactiques tonitruantes, des succès écrasants de l'offensive tactique, qui n'existaient tout simplement pas dans l'arsenal tactique du début du XXe siècle.

Opération sur la rivière Shahi. Le succès des Japonais dans l'opération de Liao-Yang a créé pour eux une situation leur permettant d'attendre calmement la chute de Port-Arthur tout en accumulant forces et moyens. La pause opérationnelle était imposée aux Japonais par la nécessité d'attendre la libération du siège de Port-Arthur par la 3e armée et l'achèvement d'un nouveau contingent de mobilisation de l'État, dont la nécessité était dictée par le rapport de forces révélé à Liao-Yang. La pause était également nécessaire aux Japonais parce qu'ils ressentaient vivement une pénurie de munitions : les troupes ayant combattu à Liao-Yang avaient épuisé leurs stocks ; la production des usines japonaises ne pouvait pas satisfaire même aux exigences du siège de Port-Arthur ; les commandes étrangères arrivaient en retard.

Au début du mois d'octobre, les forces japonaises avaient considérablement augmenté grâce aux renforts et aux brigades de réserve arrivés, atteignant 170 000 hommes. Les trois armées japonaises se reposaient, déployées sur le front de 36 km, de part et d'autre de la voie ferrée, dans une zone semi-transitoire au nord de la rivière Taidzihe. Les flancs étaient observés : le droit par la brigade de garde de réserve à Banyapuzha sur la route Mukden—Bensihu ; le gauche par la 1ère brigade de cavalerie. Les éléments de surveillance japonais s'étendaient dans la zone semi-transitoire devant le front japonais sur 60 km, de la région de Banyapuzha au village de Zhantan sur la rivière Hunhe. Une telle concentration des forces japonaises s'explique par le fait que la voie ferrée Dalian—Liaoyang était enfin ouverte, les troupes avaient faim, et pour des raisons logistiques, l'approvisionnement par le chemin de fer d'Oyama a été temporairement privilégié pendant cette période de rétablissement, au détriment des exigences opérationnelles. Les travaux de construction du chemin de fer dans la direction des embouchures du fleuve Yalu se poursuivaient, mais comme voie d'approvisionnement, cette route ne fonctionnait temporairement pas.

À l'époque où l'armée russe, en retraite, atteignit la région de Mukden, elle était complètement réorganisée ; dès que les troupes quittaient la zone, rapidement encerclées par les Japonais, et passaient deux à trois nuits au repos, elles redevenaient pleinement opérationnelles. La première pensée de Kouropatkine fut de consolider un groupement permettant de contourner par l'est la région de Mukden, où toute l'armée était concentrée. Le IIIe corps de Sibérie fut envoyé à 45 km à l'est de Mukden, vers Fushun, d'où de bonnes routes menaient à Telin. Le Ier corps de Sibérie fut placé à mi-chemin sur la rivière Hunhe, et un passage plus au sud, le IIe corps de Sibérie fut avancé. De petites unités d'infanterie et la cavalerie de Gourko, Samsonov et Rennenkampf furent avancées encore d'un ou deux passages devant le front et le flanc de ce groupement oriental.

À l'ouest, la formation était la suivante : le Xe corps était renforcé sur la position avant du pont sur la rivière Hunhe, au sud de Mukden ; le XVIIe corps se tenait derrière lui en réserve et avait envoyé plusieurs petites unités vers la rivière Shahe pour soutenir la cavalerie de Mishchenko et Grekov. Le Ve corps sibérien, qui était préoccupé par l'opinion, s'occupait du renforcement de la position à l'ouest de Mukden, face à Xinmintin, et de la surveillance de la

rivière Liaohe. Le IV^e corps sibérien constituait la réserve générale au nord de Mukden ; cette réserve générale était rapidement renforcée par l'arrivée successive des I^{er} corps d'armée et VI^e corps sibérien. Un mois après la fin de la bataille de Liaoyang, notre armée comptait 270.000 hommes ; parmi eux, 70 000 étaient représentés par les V^e et VI^e corps sibériens, peu solides et mal entraînés. Le front de notre couverture s'étendait de Kaulituo sur la rivière Liaohe jusqu'au col de Dalin sur 120 km.

Kouropatkine n'avait pas les motifs de prolonger la pause opérationnelle qui retenaient les Japonais dans les environs de Liao-Yang. L'automne sec de la Mandchourie semblait être la période la plus favorable pour des actions offensives en Mandchourie. La situation de Port-Arthur exigeait une tentative énergique de l'armée russe de campagne pour secourir la forteresse attaquée. Il fallait entrer dans un combat sérieux avec les Japonais. Kouropatkine préférait que les Japonais passent à l'offensive, ce qui lui aurait permis d'utiliser les avantages défensifs des troupes russes. Si nécessaire, il devait lui-même passer à l'offensive, mais dès le départ, Kouropatkine souhaitait que les Japonais lui arrachent l'initiative.

La tâche de l'offensive était définie par un objectif limité : repousser les Japonais jusqu'à la rive sud du fleuve Taïdzihé. La réalisation de cet objectif limité compromettait déjà l'offensive à venir : en effet, tant que l'ennemi n'est pas acculé et que l'opération ne vise pas sa destruction, tant que l'attaquant ne menace pas de couper l'artère d'approvisionnement la plus importante, l'offensive se trouve dans une position manifestement défavorable en raison des avantages de la défense tactique frontale. La décision de Kouropatkine établissait dans le fleuve Taïdzihé une limite pour toutes nos manœuvres contournantes et d'enveloppement et garantissait aux Japonais un arrière calme sur le plan opérationnel.

Le plan d'offensive de Kouropatkine découlait du déploiement existant des forces russes. Les unités les plus fiables — I^{er}, II^e et III^e corps sibériens — se trouvaient à l'est, dans les montagnes. Les transférer vers l'ouest, sur la plaine, était extrêmement indésirable, car ces corps étaient déjà relativement familiarisés avec les opérations en montagne et il n'y avait personne pour les remplacer. D'autre part, les V^e et VI^e corps sibériens — des unités de réserve peu entraînées — ne pouvaient être utilisées qu'à l'ouest et seulement dans des conditions défensives. Ainsi, Kouropatkine en est venu à la décision de créer quatre groupes. Le « détachement est » — 29 % de toutes les forces, les 3 meilleurs corps sibériens sous le commandement du baron Stackelberg — devait frapper en enveloppant le flanc droit des Japonais. Le « détachement ouest » — 25 %, les IX^e et XVII^e corps sous le commandement du baron Bilderling — devait progresser le long des voies ferrées et de la route de Mandchourie, en creusant à chaque pas et en étant prêt à protéger obstinément ces artères de communication cruciales. La réserve générale — 22 %, le IV^e corps sibérien et le I^{er} corps d'armée — progressait derrière l'espace de 15 kilomètres séparant les détachements est et ouest. Les V^e et VI^e corps sibériens (24 %) étaient utilisés pour former un repli derrière le flanc droit exposé du détachement ouest, pour la protection ultérieure de ce flanc et pour des objectifs à étape. La passivité du flanc droit exposé qui s'étendait sur la plaine était caractérisée par le fait que les meilleures forces de cavalerie — Rennenkampf, Samsonov et Mishchenko — étaient regroupées sur le flanc gauche et au centre.

Le plan de Kouropatkine avait sans aucun doute une intention secrète : provoquer les Japonais à attaquer le « Corps de l'Ouest », ce qui déplacerait le centre de gravité des opérations de l'armée russe vers des actions défensives sur la plaine. Par ce plan, Kouropatkine avait immédiatement l'intention d'attirer à l'ouest également une partie des bonnes troupes de Shtakelberg ; pour conserver la possibilité de redéploiement, il a limité au maximum l'initiative et les actions du chef de notre groupement d'attaque. Kouropatkine écrivait le 9 octobre à Shtakelberg : « Je prévois pour l'avenir que la transmission des ordres de combat, d'une importance décisive, aux troupes placées sous votre commandement, avant que j'aie approuvé les principaux fondements de l'ordre, ne peut être permise en vue de coordonner vos actions avec celles d'autres corps... » La direction était donc centralisée au

plus haut degré. Une telle centralisation se crée toujours en l'absence de confiance dans les masses de troupes.

Dans les recoins de son esprit, Kourapatkine considérait probablement le groupe de choc de Shtakelberg comme jouant un rôle démonstratif, le voyant comme sa réserve cachée, et freinait de toutes ses forces son engagement au combat. Le 6 octobre, le groupe de Shtakelberg s'est approché de près de la brigade de réserve de la garde à Baniapouza ; il aurait été naturel pour notre groupe, disposant d'une supériorité de dix fois et déployé sur un front cinq fois plus large, de continuer l'offensive le lendemain ; cette offensive aurait inévitablement conduit à la destruction de la brigade japonaise isolée, ce qui aurait été un bon début d'opération. Mais Kourapatkine ordonna à la troupe orientale de consacrer la journée du 7 à la reconnaissance et celle du 8 à la préparation de l'attaque qu'ils ne menèrent que le 9 octobre. Dans la nuit du 8 octobre, la brigade japonaise se retira tranquillement du village de Baniapouza. Pour nous, cette retraite heureuse des Japonais constituait un échec important, mais Kourapatkine qualifia la prise sans effusion de sang de la position de Baniapouza de grand succès. Dès le 8 octobre, en avançant plus loin, la troupe orientale atteignit et enveloppa la position principale de l'aile droite japonaise, occupée seulement par la brigade de réserve de la garde et les troupes de passage qui avaient reculé. Il aurait été naturel de mettre immédiatement fin aux forces faibles des Japonais. Mais le 9 octobre, Kourapatkine interdit l'offensive et le 10 octobre, il ordonna d'attaquer uniquement l'extrémité du flanc japonais avec une partie du III^e corps sibérien. Cette attaque visait la montagne très difficile d'accès de Lalphgalazz ; les précipices de 15 coudées de hauteur gênaient la progression des unités attaquantes ; une enveloppe plus large n'était pas entreprise, car cela aurait nécessité de passer sur la rive sud de la Taidtsyhe, ce qui pouvait se faire sans obstacle, mais qui dépassait le cadre de notre opération trop limitée ; le flanc japonais faible, situé sur un terrain léger, n'était pas attaqué, car le I^e corps sibérien attendait le succès préalable du III^e corps sibérien pour passer à l'offensive ; et Kourapatkine ordonna au II^e corps sibérien de rester en réserve à l'arrière. Ainsi, le groupe mal pressé par Kourapatkine ne put surmonter les faibles forces japonaises situées dans les montagnes.

Le déploiement de nos forces s'est achevé le 4 octobre. Du 5 au 9 octobre, notre offensive désignée a eu lieu. Pendant que le détachement de l'Est perdait du temps dans les montagnes, le détachement de l'Ouest progressait lentement le long du chemin de fer. Sa mission consistait d'abord à s'établir sur la rivière Shakhé, puis à avancer les avant-gardes de 4 km jusqu'à une position intermédiaire entre les rivières Shakhé et Shilihé ; ensuite les forces principales devaient passer à cette position et continuer à la renforcer, tandis que les avant-gardes commençaient à s'établir encore à 4 km plus en avant, sur la rivière Shilihé. Finalement, les forces principales du détachement de l'Ouest ont atteint la rivière Shilihé, repoussant les unités avancées encore plus au sud. Le VI^e corps sibérien ne s'était pas encore aligné sur les premières positions du détachement de l'Ouest sur la rivière Shakhé et se trouvait à 12 km derrière le flanc droit du détachement de l'Ouest sur la rivière Shilihé. Pour accélérer les travaux de fortification de l'avant-garde du Xe corps, Kourapatkine commença, avant même le début de l'affrontement, à utiliser les unités du IV^e corps sibérien — sa réserve générale. Toute l'attention du commandant en chef russe était consacrée à l'aile droite défensive, et la réserve générale y était également concentrée.

La période la plus importante des affrontements a eu lieu les 11 et 12 octobre. Ōyama, le commandant en chef japonais, estimait que la lenteur des actions des Russes avait sa raison d'être dans le fait que la concentration russe n'était pas encore achevée ; ses renseignements étaient très incomplets, en particulier concernant les forces échelonnées derrière les lignes russes. Sur le front, seules de faibles forces avancées russes avaient été repérées ; le flanc droit des Russes était établi à 4 km derrière la ligne ferroviaire ; la défection du VI^e corps sibérien avait échappé à l'attention des Japonais. Malgré une supériorité significative des forces russes dans les montagnes, continuer à attendre devait aboutir à la déroute de l'aile droite japonaise

vulnérable. C'est pourquoi Ōyama décida, le 9 octobre, d'avancer sur tout le front pour faire face aux Russes et les attaquer énergiquement. Sur la rive droite de la rivière Shāhē, seule la division extrême gauche (4e) de l'armée d'Oku se dirigeait pour encercler le détachement occidental.

La décision d'Oyama de lancer une opération en contre-attaque sur tout le front représente une manifestation d'une énergie extrême ; mais cette décision constitue une déviation erronée, contraire aux erreurs de l'art militaire russe — à savoir la progression graduelle vers l'opération en fonction de l'atteinte de conditions connues sur le front, qui se traduit d'abord par une attaque des troupes avancées. L'opération de contre-attaque ne devrait pas être considérée sous l'angle d'une bataille de rencontre, où toutes les troupes en colonne de marche se précipitent en avant et cherchent surtout à se déployer et à exercer une pression vigoureuse sur l'ennemi. L'opération de contre-attaque exige direction et dosage ; les combats sur le front d'une contre-attaque peuvent présenter toutes les nuances d'un éventail tactique, de la bataille de rencontre et de l'attaque d'une position fortifiée à la défense méthodique. Dans ce cas, Oyama aurait dû maintenir l'armée de flanc droite de Kuroki, qui aurait pu se heurter à des forces importantes et exposer son flanc ; et puisque Oyama visait par son opération la destruction totale des forces russes avançant lentement et leur repoussement vers les montagnes à l'est de la voie ferrée si importante pour eux, il aurait dû veiller à allouer des forces plus importantes pour un encerclement large et profond des Russes depuis l'ouest. Au lieu de cela, Oyama n'a prévu qu'un petit encerclement du flanc russe avec une seule division et il a échelonné sa réserve — trois brigades de réserve — non pas derrière le flanc d'attaque, mais l'a confiée à la 4e armée centrale de Nozu. Contrairement au commandement excessivement centralisé de Kouropatkine, Oyama a donné à l'opération de contre-attaque un caractère excessivement anarchique ; ses directives ne s'arrêtaient même pas aux questions les plus importantes, laissant tout à la discrétion des commandants d'armée.

Le 10 octobre, la 1re armée, à l'initiative du commandant en chef Kuroki, est restée en position défensive. L'aile droite a été renforcée par la 12e division, ce qui a permis aux unités de réserve japonaises épuisées de contenir l'attaque annoncée de la Détachement de l'Est. La IVe et la IIe armée, après une petite avancée, ont repoussé les avant-postes du Détachement de l'Ouest vers les forces principales, sur la rivière Shilihe.

Le 11 octobre, la 2e et la 4e armées menaient une offensive contre le détachement occidental. Comme les forces ici étaient déployées de manière dispersée, les Japonais n'ont pas obtenu de succès ce jour-là. Cependant, la situation devenait menaçante, car le XVIIe corps, pour tenir la rivière Shilihe, avait engagé presque toutes ses réserves, et sur son flanc, la 4e division japonaise avait avancé. Au lieu de se préparer à repousser l'encerclement imminent, le commandement du XVIIe corps lança 6 bataillons frais sous le commandement du colonel Martynov dans une brillante attaque nocturne sur le village d'Endoniyulu, pris le matin sur le front du corps. Le régiment japonais occupant ce village, encerclé de trois côtés pendant la nuit, fut à moitié exterminé ; le village resta entre nos mains et la position sur le front fut rétablie, mais le flanc dégarni du corps, ayant épuisé ses réserves, révélait sa vulnérabilité. Le Xe corps tenait son front seulement avec l'avant-garde du général Ryabinkin, qui ne pouvait se maintenir contre la IVe armée japonaise qu'en exerçant un effort extrême. La situation était pire au centre, où il n'y avait pas de déploiement systématique des IVe corps sibérien et le corps d'armée. Leur position en tant que réserve générale était, de toute évidence, fictive ; la situation exigeait naturellement leur engagement dans la bataille entre les détachements occidental et oriental ; au lieu d'entrer ensemble en bataille sur ce secteur, les corps détachaient des régiments et des brigades isolés avec 1 ou 2 batteries pour occuper telle ou telle colline. Le terrain montagneux et accidenté favorisait la dispersion des forces russes et rendait difficile le soutien mutuel des détachements isolés. Et contre les détachements russes isolés, l'essentiel de la 1re armée (2e et divisions de la garde) et une partie importante de la 4e

armée (10^e division, brigades de réserve) avançaient ensemble. Avec le soutien d'une artillerie massive, l'infanterie japonaise traversait sous les yeux de nombreux observateurs une plaine étendue (jusqu'à 2 km) de la vallée de Shilihe sous le feu de l'infanterie russe; le combat à feu des chaînes attaquantes se déroulait très rapidement — par exemple 7 minutes de feu depuis la position principale de tir à une distance de 700 m; parfois l'infanterie russe commençait à reculer lorsque les chaînes japonaises se rapprochaient à 300 m, mais parfois les Russes tenaient fermement, ce qui n'empêchait pas les Japonais de pénétrer dans leurs tranchées. Assourdis par la canonnade, isolés, insuffisamment soutenus par leur artillerie, ne recevant aucune aide des unités voisines, les faibles détachements russes, contre lesquels s'étaient heurtés le I^{er} corps d'armée et le IV^e corps sibérien, furent obligés après des combats rapprochés partiels de battre en retraite. Dans les affrontements de jour, la baïonnette, cependant, était presque inutilisée; même là où les deux camps se trouvaient soudain à 20 m l'un de l'autre, le combat se décidait par le feu rapproché. L'échec de l'un, isolé, parmi d'autres, obligeait aussi les autres à reculer, malgré la persévérance avec laquelle les Russes se battaient. Les Japonais ont réussi ici, en général, à avancer de 4 km. Le III^e corps de Sibérie et l'unité de Rentgeikampf ont attaqué Laut-Khalaza sans succès. Le repli du IV^e corps de Sibérie au centre a conduit le baron Stackelberg à décider de passer à la défense. Lorsque cette décision avait déjà été prise, le I^e corps de Sibérie a effectué dans la nuit du 12 octobre une attaque frontale partielle, qui a rencontré un succès, mais qui n'est resté qu'un épisode, car le rôle offensif de l'unité de l'Est était terminé.

Le 12 octobre a été une journée difficile pour l'armement russe. La menace portée au flanc droit du détachement occidental se profilait déjà la veille, apparemment, et le baron Bilderling demandait l'utilisation du VI^e corps sibérien, stationné en retrait, pour le repousser. Kouropatkine avait accepté. Mais le commandant du VI^e corps sibérien, le général Sobolev, manifestement peu confiant dans ses réservistes, refusa d'avancer. Selon Sobolev, la tâche d'assurer le flanc du détachement occidental serait mieux accomplie si celui-ci se retirait en arrière et se rapprochait du VI^e corps sibérien. Sobolev n'envoya que l'avant-garde, qui commença à se renforcer à 8 km derrière le flanc de Bilderling ; lorsque le XVII^e corps, profondément enserré par la 4^e division venant de l'ouest, commença à battre en retraite sous les tirs japonais sur le flanc, Sobolev envoya en renfort un régiment Kulikovsky, qui, ne connaissant pas le terrain, se perdit vaillamment dans un ordre dense de réserve sous le feu de shrapnels de l'artillerie japonaise, perdit plus de mille hommes et revint, restant seulement du côté des perdants, sans toucher un seul Japonais. À en juger par la préparation tactique du régiment Kulikovsky, Kouropatkine avait raison, et surtout Sobolev, obstinément refusant d'avancer pour porter secours à son camarade avec son infanterie lourdement armée dans les tranchées. Le XVII^e corps ne put se maintenir à la position intermédiaire. Les restes de ses régiments, défendant courageusement l'avancée sur la rivière Shilihe tant qu'elle restait frontale, se regroupèrent sur la rivière Shahi. Le Xe corps, plus éloigné de la zone de menace et sérieusement non attaqué, se retira en ordre.

L'ancien corps de réserve général, les I^{er} corps d'armée et IV^e corps sibérien, déployés de manière désordonnée, se trouvaient désormais à 12 km devant le détachement occidental. Ils furent attaqués avec fureur depuis l'ouest, le sud et le sud-est par la majeure partie de la 4^e et de la 1^{re} armée japonaise. La 4^e armée déploya toute son énergie dans une attaque nocturne de la 10^e division sur la colline Dvouroga, occupée par un régiment russe avec une batterie. Dans ce combat nocturne, les pertes japonaises s'élevaient à environ 1 300 hommes, celles des Russes à 800 hommes. La colline resta aux mains des Japonais. Mais l'épuisement moral de la 10^e division à cause du combat nocturne fut tel qu'elle dut être retirée en réserve ; elle ne participa plus sérieusement aux combats jusqu'à la fin de l'opération, et les brigades de réserve qui la remplacèrent ne purent progresser.

Une menace majeure pour notre centre était représentée par la division de la garde, qui le 12 octobre pressait avec grand succès le IV corps sibérien et commençait à l'envelopper par l'est.

Le détachement oriental a cessé les attaques et s'est regroupé pour commencer le retrait.

Malgré le déroulement globalement réussi des combats, le commandant en chef japonais en est venu, le 12 octobre, à la conviction que l'objectif qu'il s'était fixé — la défaite totale de l'armée russe — était inatteignable. La direction générale de la ligne de front, qui le 11 octobre allait du nord-ouest au sud-est, commença à s'orienter vers le nord. Bien que l'encerclement de l'unité occidentale ait réussi, derrière, sur la pente, se trouvaient de denses masses du VI^e corps sibérien ; l'encerclement japonais avait manifestement une portée plutôt tactique qu'opérationnelle et se dissolvait de lui-même après le succès sur le flanc droit du XVII^e corps. Les meilleures unités japonaises ont subi de lourdes pertes et s'épuisaient. Il restait peu de munitions. Il fallait poursuivre la pause entamée après la prise de Liao-Yang. C'est pourquoi Ōyama donna l'ordre que la poursuite des Russes ne devait se faire que jusqu'à la rive sud de la rivière Shahi. La tension opérationnelle commença à diminuer.

Le 13 octobre, la situation s'est en partie avérée favorable aux Russes. Dans les jours précédents, le détachement oriental avait attaqué l'aile droite des Japonais dans le but de se retrouver sur le « flanc des Japonais », puis de se retourner et de progresser le long de leur front en direction ouest. Le détachement oriental n'a pas réussi à avancer, mais le repli du centre russe sous la pression des Japonais a créé la situation même que recherchaient les Russes. Une grande partie de l'armée de Kuroki s'est dirigée vers le nord ; la division de la garde, qui avançait de manière particulièrement impulsive, exposait au détachement oriental non seulement son flanc, mais même son arrière. La manœuvre du détachement oriental pourrait alors prendre une importance décisive. Ce mouvement était cependant entravé par le désir de Kouropatkine de détacher du détachement oriental une grande réserve et de la déplacer derrière le front pour soutenir directement le centre et l'aile droite.

La manœuvre de l'unité de l'Est n'a donc reçu qu'une mise en œuvre microscopique.

Le II^e corps sibérien, sur ordre de Stackelberg, formait sur les hauteurs du sud-ouest de Banjapouza une garde arrière flanquante, assurant le retrait des I^{er} et III^e corps sibériens ; GUERRE RUSSO-JAPONAISE 1904-05, p. 507. Cependant, sur ces derniers, personne n'essaya quoi que ce soit, car la 12^e division, la brigade de réserve de la garde et les unités de dépôt, qui constituaient l'aile droite extrême des Japonais, étaient tellement secouées par nos attaques qu'elles ne poursuivirent pas les Russes en retraite et restèrent sur leurs positions jusqu'à la fin de l'opération. En se retournant avec le flanc et l'arrière face à la position du II^e corps sibérien, la garde japonaise pressa féroceement les unités du IV^e corps sibérien et la cavalerie de Mitschenko. On réussit à convaincre Stackelberg d'avancer une brigade du II^e corps sibérien. Elle effectua une incursion dans l'arrière-garde de la garde japonaise, sans insister pour tirer tous les avantages de la situation, et presque sans combattre. Mais cette incursion causa une panique au commandement japonais. La garde japonaise recula de 4 à 7 km. Oyama, pour soutenir la garde, envoya vers l'est la majeure partie de la 5^e division du flanc gauche de la IV^e armée, ce qui affaiblit considérablement cette armée, ainsi qu'une brigade de réserve. En attendant de nouvelles surprises, Oyama n'osa pas utiliser dans l'opération la 8^e division transférée du Japon et qui achevait sa concentration vers les lances de Yantai ; elle resta inutilisée dans la réserve générale jusqu'à la fin. Mais notre flanc droit et notre centre étaient tellement secoués que le désordre dans la garde japonaise fut exploité par nous uniquement pour un retrait sans douleur du centre de sa position avancée vers la rivière Shahi.

Dans la nuit du 14 octobre, les réserves japonaises furent transférées sur le secteur est du champ de bataille, tandis que Kouropatkine dirigeait 22 bataillons et 4 batteries, prélevés du détachement de l'Est, vers la réserve d'armée sur le secteur ouest. Ce mouvement de réserves dans des directions opposées annulait l'avantage que les Japonais avaient acquis à

l'ouest. Le 14 octobre, la 3^e division japonaise réussit encore, lors d'une attaque à l'aube, à percer le Xe corps en direction de Shahepu, tandis que la 4^e division repoussa avec succès les attaques répétées du VI^e corps sibérien, qui était enfin prêt à passer à l'offensive. Pour soulager la difficile situation de la 3^e division japonaise dans la poche formée par sa percée près de Shahepu, le détachement du général Yamada — le reste de la 5^e division (5 bataillons, 30 canons) — repoussa le matin du 16 octobre les faibles forces russes qui tenaient encore la colline de Novgorod, au sud de la rivière Shakhe. Mais Kouropatkine lança dans la nuit du 17 octobre contre le détachement de Yamada 25 bataillons de sa réserve nouvellement constituée. Nous avons chassé les Japonais de la colline de Novgorod et capturé lors d'un combat nocturne acharné 14 canons et 1 mitrailleuse. Le détachement de Yamada se trouvait seulement à 2-3 km devant la jonction des 2^e et 4^e armées japonaises. Et bien que l'encerclement du détachement de Yamada par les Russes ait commencé à la lumière du jour, sous les yeux du front japonais, personne ne vint lui porter assistance — tel était l'épuisement des Japonais.

L'opération lancée par Kouropatkin le 5 octobre a conduit à une série de combats acharnés du 9 au 17 octobre. Ces combats se sont étendus sur un espace de 60 km le long du front et ont duré 9 jours. Les Russes ont perdu 40 000 hommes tués et blessés, les Japonais 30 000. La route de l'armée russe, qui se dirigeait vers Port-Arthur, s'est trouvée barrée. Mais ni le grand nombre de forces impliquées dans ces combats, ni leur ténacité, ni l'importance stratégique de leur résultat ne permettent de les regrouper sous le terme de bataille. Les batailles se déroulaient auparavant sur des espaces plus restreints et se déroulaient beaucoup plus rapidement, de sorte que les combats qui les composaient étaient beaucoup plus solidement liés. Les batailles des époques passées ne connaissaient pas de telles réorganisations que celles observées sur la rivière Shaha; après Solferino, la théorie ne permettait fondamentalement pas le remplacement des troupes en plein combat; même Liao-Yang semblait confirmer la justesse de ces principes, mais l'opération sur la rivière Shaha a montré la fausseté de cette affirmation et a ouvert la voie à une série de réorganisations innombrables des guerres mondiales et civiles. Malgré la maladresse des manœuvres des deux côtés, l'opération sur la rivière Shaha porte une empreinte surprenante de modernité.

Après l'opération sur la rivière Shakhé, Kouropatkine pensait devoir poursuivre l'offensive ; Japonais et Russes se trouvaient à une distance de tir de fusil, les tranchées des deux côtés n'étaient que faiblement développées, aucun flanc n'était appuyé contre un obstacle ni sur un territoire neutre — et pourtant, le désir le plus ardent d'attaquer s'est avéré irréalisable ; les deux camps, en état d'épuisement, sont restés immobiles l'un face à l'autre, et un combat de position a commencé. Les raisons de ce dernier résident donc non pas dans le fait que le front de l'armée traverse tout le théâtre de la guerre, s'appuyant de chaque côté sur des territoires neutres ou des mers, mais dans l'épuisement du front, qui oblige à renoncer à la poursuite d'objectifs positifs et à faire appel, pour la continuation de la guerre, à de nouvelles mobilisations et aux tensions militaires et économiques de la base générale.

D'un point de vue tactique, une série d'attaques frontales réussies de jour et de nuit et de percées profondes, réalisées lors de l'opération sur la rivière Shahi, ont complètement dissipé ce mirage d'invulnérabilité du front que la guerre des Boers avait créé par l'affrontement d'armées peu qualifiées dans la guerre anglo-boer. Cependant, l'opération sur la rivière Shahi démontre également la modestie de la plupart des percées tactiques ; à l'échelle d'une opération moderne, les brèches tactiques dans le front sont rapidement comblées tant que des réserves sont disponibles, s'il n'existe pas de conditions de supériorité décisive, morale ou matérielle, de l'une des parties.

L'opération sur la rivière Shakhé brille par des dizaines d'épisodes tactiques extrêmement instructifs ; les combats nocturnes y ont trouvé une grande application ; cependant, même les résultats des attaques nocturnes les plus réussies avaient un caractère clairement local ; après une attaque nocturne réussie, les troupes, dispersées partout,

passaient à la défense ; les unités ayant capturé la nuit un objet important, fatiguées et mélangées, se révélaient incapables le lendemain de poursuivre leur succès ; l'épuisement énorme des troupes japonaises à la fin de l'opération s'explique en grande partie par l'utilisation tactique intensive de la nuit — soit pour s'approcher des tranchées russes jusqu'à portée de fusil, soit pour mener une attaque à la baïonnette. Dans la suite de la guerre, les Japonais ont moins souvent recours aux méthodes de combat nocturne.

Opération de Mukden. Le calme positionnel, qui s'était établi après l'opération sur la rivière Shakhé, a duré jusqu'au milieu de janvier. La capitulation de Port-Arthur le 2 janvier ne laissait aucun doute sur le fait que, dans un avenir proche, les armées japonaises stationnées contre nous sur la rivière Shakhé renforceraient la 3^e armée, libérée du siège de Port-Arthur. Kouropatkine décida de passer à l'offensive avant l'arrivée de la 3^e armée japonaise, et afin de retarder le transfert de cette dernière vers Liao-yang, il lança un raid sur Inkou avec la cavalerie—71 escadron et cent, 22 pièces d'artillerie à cheval, 4 équipes de chasse à cheval sous la direction du général Mishchenko. Notre cavalerie, encombrée par de grands convois, fit, entre le 8 et le 16 janvier, un voyage jusqu'à la ville d'Inkou, qu'il ne fut pas possible de prendre, puis retourna en arrière. La distance moyenne des déplacements n'était que de 33 km ; seules quelques reconnaissances parvenaient à atteindre le chemin de fer qui approvisionnait les armées japonaises, et elles réussissaient à provoquer le déraillement de deux trains et à renverser quelques poteaux télégraphiques ; les infrastructures principales demeuraient intactes ; plusieurs unités de l'arrière furent dispersées et un petit transport fut capturé. Les résultats du raid étaient minimes ; même si la gare d'Inkou avait été prise et détruite, ce qui était l'objectif du raid, ce n'aurait été qu'un coup dans le vide, car le port d'Inkou était gelé et la gare d'Inkou ne fonctionnait pas.

Entre le 24 et le 28 janvier, notre avancée peu assurée vers l'offensive a eu lieu, conduisant à des combats dans la région du village de Sandeppu. Le développement énergique des actions actives aurait pu entraîner la défaite des armées japonaises avant l'arrivée de la 3^e armée. L'offensive a été défavorisée par un froid de -20 degrés ; l'hiver était sans neige, le sol était profondément gelé, il était presque impossible de creuser de nouvelles tranchées — il fallait les tailler dans le sol comme dans la roche. Dans ce froid extrême, les localités ont acquis une importance énorme, car les efforts de défense et d'attaque s'y concentraient, et l'armée russe était particulièrement mal préparée à la lutte pour ces localités : l'artillerie n'avait pas de grenades, le soldat de base était mal préparé individuellement, les officiers subalternes manifestaient peu d'initiative, et les officiers supérieurs, sous l'influence d'échecs passés, tramaient des intrigues. La principale cause de l'échec était la peur des attaques frontales : notre plan prévoyait une inaction complète du front jusqu'à ce que les unités contournantes — le 1^{er} corps sibérien et le 8^e corps d'armée, ainsi que la cavalerie de Mishchenko — réussissent contre le faible flanc gauche japonais ; cette méthode a permis aux Japonais de diriger toutes leurs réserves, y compris une partie de la réserve de la 1^{re} armée du flanc droit de Kuroki, pour défendre la zone étroite attaquée. Notre artillerie lourde a détruit les hameaux devant le village de Sandeppu — le principal point d'appui des Japonais — mais a laissé le village intact ; ce n'est qu'après l'échec de l'assaut qu'un ballon captif a été utilisé pour photographier la région de Sandeppu et qu'un brillant plan d'action de l'artillerie lourde pour l'attaque a été élaboré. Pendant quatre jours dans ce froid rigoureux, nos unités encadrantes ont gelé et s'épuisées, et Kouropatkine a été obligé d'arrêter l'offensive en n'utilisant guère plus du dixième des forces et moyens dont il disposait. Toute offensive entreprise sans une décision irrévocable de vaincre ou de mourir prend un caractère instable et devient misérable. Une opération menée à des moments différents, l'accumulation des conditions de succès des unes pour permettre à d'autres unités de combattre, qui avait réussi pour nous lors du passage des Balkans, a eu ici les conséquences les plus néfastes. Les pertes de cette tentative offensive s'élèvent, malgré le petit nombre de troupes engagées, à jusqu'à 12 000 Russes et 9.000 Japonais.

Dans la seconde moitié de février 1905 commença l'opération de Mukden, qui devait décider définitivement du sort de la guerre. Les forces russes atteignaient 330 000 soldats, les Japonais 285 000. Contre 200 mitrailleuses japonaises, nous n'avions que 56 mitrailleuses ; certes, nos mitrailleuses étaient de meilleure qualité de type Maxim, tandis que celles des Japonais, de la firme française Hotchkiss, étaient plus faibles. Cette firme française avait d'abord proposé de nous les vendre, et ce n'est qu'après que le Département général de l'artillerie, qui entretenait de bonnes relations avec la firme anglaise Vickers, les eut refusées, qu'elles parvinrent aux Japonais. Techniquement, nos artilleurs avaient peut-être raison, mais stratégiquement, c'était indéfendable ; à cette époque, les mitrailleuses n'étaient produites dans le monde qu'en petites quantités, dans 2 ou 3 usines, et nous aurions pu acheter toutes les mitrailleuses sur le marché mondial pour un coût financier dérisoire. Contre 892 canons de campagne et de montagne japonais appréciés comme faibles, nous possédions 1 089 pièces, bien plus puissantes ; contre 160 canons lourds japonais, nous disposions de 240 canons lourds ; et l'artillerie lourde, japonaise comme russe, consistait principalement en anciens canons de siège tirant depuis une plateforme, donc très peu mobiles. L'artillerie lourde est avant tout une arme d'attaque ; tandis que les Japonais purent utiliser leurs canons lourds — bien que, du fait de leur faible mobilité, au centre et non sur le flanc décisif enveloppant — nous fûmes condamnés à retirer notre artillerie de siège du front de Sandepou et à l'envoyer en arrière sans tirer un seul coup, comme un encombrant. À la cavalerie, l'avantage était de notre côté — 150 escadrons et cent contre 66 japonais. Mais il fallait savoir faire combattre la cavalerie russe ; cet art était maîtrisé par Mishchenko, mais il était blessé à l'arrière, et pour partie par Rennenkampf ; ce dernier fut rappelé pour commander un corps d'infanterie combiné sur l'extrême aile gauche contre la nouvelle V armée japonaise, qui effectuait une démonstration extrêmement vigoureuse. (Notre cavalerie, privée de chefs, ne participa pratiquement pas à l'opération ; à elle reviennent moins de 0,1 % des pertes de l'opération. La cavalerie japonaise, en revanche, agissait très activement sur le flanc contournant et, de plus, envoya dans nos arrières profonds 2 escadrons, qui provoquèrent une panique et parvinrent à faire sauter un petit pont ferroviaire ; celui-ci fut rétabli en quelques heures, mais pour renforcer les garnisons arrières (50 000 hommes de la garde ferroviaire), Kouropatkine envoya encore jusqu'à 7 % de ses forces (8 bataillons, 36 canons, 34,5 escadrons, 10 000 renforts), ce qui égalisa quasiment les effectifs russes et japonais dans l'affrontement décisif à venir).

La capacité de combat de l'armée russe avait été quelque peu affaiblie par le début du mouvement révolutionnaire à l'arrière et par la faible qualité des renforts massifs reçus ; le déficit atteignait 22 % des officiers et 13 % des soldats. Mais l'armée japonaise avait aussi ses inconvénients : 41 % de ses effectifs étaient composés de unités de réserve, principalement adaptées à la défense ; l'infanterie japonaise n'atteignit l'effectif de l'infanterie russe qu'en augmentant la taille des compagnies à 300 hommes ; seuls 263 bataillons japonais faisaient face aux Russes et comprenaient autant de combattants que 377 bataillons russes.

Les forces russes étaient divisées en 3 armées, les forces japonaises en 5 armées. Mais les armées russes, sous le commandement centralisé de Kouropatkine, n'avaient aucune autonomie et se nourrissaient toutes de la même artère d'approvisionnement — le chemin de fer passant par la station de Mukden. Au sud de la rivière Hunhé, une branche de Fushun s'en détachait, alimentant la 1^{re} armée à l'aide de deux chemins de fer étroits équestres qui en dépendaient. La 3^e armée, centrale, s'étendait de part et d'autre de la voie principale et se nourrissait de sa station principale. Pour l'approvisionnement de la 2^e armée, à partir de la station de Suyatun, à mi-chemin du front, une branche ferroviaire spéciale menait à Davangangpu et, en outre, pour desservir les batteries de siège, un chemin de fer étroit équestre se détachait de cette station et passait à 3-4 km derrière le front. Ainsi, l'éventail des voies qui approvisionnait tout le front, s'étendant sur 135 km à vol d'oiseau, se séparait de la voie principale à 20 km du front, rendant notre arrière extrêmement vulnérable sur le plan

opérationnel. L'arrière japonais offrait des possibilités plus riches. La 5^e armée japonaise, sur le flanc droit, disposait d'une artère d'approvisionnement faible mais autonome, partant de Chosan sur le bassin moyen du Yalu vers Tsingchentshou. La 1^{re} armée de Kouropatkine, elle, disposait d'un solide chemin de fer étroit allant de l'embouchure du Yalu à Siomatuan. La 4^e armée se nourrissait à partir de la branche des mines de Yantai et, en matière d'approvisionnement, se confondait presque avec la 2^e armée, sur l'aile gauche, qui se nourrissait de la voie principale. La 3^e armée, venue de Port-Arthur, était initialement rattachée à la voie principale, mais au sud de la rivière Taidzihe ; la bande étroite du théâtre de guerre jusqu'à la rivière Liaohe, derrière laquelle commençait le territoire chinois neutre, ne permettait pas de préparer une ligne d'approvisionnement autonome pour cette armée. Mais les Japonais préparèrent le terrain pour commencer à utiliser la voie ferrée passant par le territoire neutre vers Inkou — Kaupanci — Xinmintin ; sur ce chemin de fer, les Chinois acceptèrent de livrer une partie de l'approvisionnement militaire de la 3^e armée comme cargaison privée. Ainsi, les Japonais obtinrent une base d'approvisionnement vaste et étendue.

Nous étions en train de nous préparer à répéter à blanc l'opération ratée contre Sandeep, lorsque les Japonais prirent l'initiative et commencèrent leur manœuvre. Un obstacle défavorable pour y faire face était l'occupation dense du front par nos forces et la faiblesse des réserves du commandant en chef. Lors du passage à la guerre de position, à mesure que les fortifications sur le front des deux côtés se renforcent, il devient possible d'occuper le front de manière plus lâche qu'en guerre de manœuvre ; le renforcement des réserves est nécessaire aussi parce que plus le front est fort et inaccessible, plus les flancs cachés et visibles deviennent sensibles.

Entre-temps, en passant à la lutte positionnelle, nos troupes occupaient tout le front de manière encore plus compacte qu'au moment de la fin de l'opération sur la rivière Shakhé, car les secteurs du front restaient à peu près les mêmes, et les unités recevaient d'importants renforts, doublant ainsi le nombre de tireurs. En plus des 7 % des troupes situées en arrière, le front absorbait 73 % de la masse considérable des troupes russes, et dans la réserve de Kouropatkine, il ne restait que 20 % (le XVI^e corps d'armée, moins une brigade, le I^{er} corps sibérien, une division du VI^e corps sibérien). Nous avons dû payer le prix du fait que les commandants d'armées et les chefs de corps cachaient les troupes sur leurs secteurs, voulant se prémunir personnellement contre tout imprévu, et étaient réticents à céder des forces à la réserve du commandant en chef ; l'autorité de ce dernier était déjà substantiellement affaiblie.

L'opération de Mukden s'est étendue sur une période de plus de 3 semaines ; les combats se sont déroulés sur un front de 150 km. On peut la diviser en trois périodes : la première période, 9 jours — démonstration à l'est ; la deuxième période, 9 jours — du 27 février au 7 mars, lutte décisive sur le front de l'encerclement japonais à l'ouest ; la troisième période, 4 jours — retrait des Russes de l'opération.

La démonstration était menée par l'aile droite japonaise, composée de la 5^e armée et de la moitié de la 1^{re} armée. Pour donner aux Russes l'impression que toutes les forces ayant assiégé Port-Arthur se dirigeaient ici, la 11^e division, ayant participé au siège, fut incluse dans la 5^e armée. La démonstration s'est déroulée avec une énergie énorme. Les Japonais ont réussi à repousser notre détachement de Tsinghechen dans les environs de Majundyan, presque de deux marches en arrière. Les attaques acharnées ont duré 10 jours. Sur le front du III^e corps sibérien, nous avons perdu plusieurs fortifications. Les doubles espions, employés par les Japonais, renseignaient notre intelligence sur la concentration des forces japonaises à l'est. Pour Kouropatkine, il aurait été idéal de lancer une offensive décisive de toutes les forces à l'ouest, là où passaient les lignes de communication les plus importantes ; l'avancée des Japonais à l'est pouvait encore longtemps ne pas nous troubler, ne menaçait pas notre chemin de fer et compliquait seulement le transport pour les Japonais. Mais Kouropatkine décida d'agir plus prudemment et de répondre à la pression japonaise à l'est par un renforcement approprié de nos troupes là-bas ; ainsi, il tomba dans le piège. En plus des 13 bataillons de

réserve que la 1^{re} armée russe trouva dans ses rangs, le général Kouropatkine envoya à l'est une partie de sa réserve, en partie du flanc droit extrême de la 2^e armée, soit 42 bataillons, 128 canons, y compris le meilleur : le I^{er} corps sibérien ; Kouropatkine avait déjà l'intention d'envoyer à l'est le reste de sa réserve — les divisions XII^e du XVI^e corps — lorsque la véritable situation de l'offensive japonaise se révéla. Pour remettre de l'ordre dans le détachement de Tsinghechen, Kouropatkine rappela le général Rennenkampf de l'ouest, privant ainsi notre cavalerie de sa tête. Dix jours après le début de l'offensive, soit le 27 février, la démonstration japonaise était à bout de souffle : les pertes étaient énormes, l'épuisement total, l'arrière faible ne pouvait nourrir le front affaibli, et le front russe renforcé ne laissait pas les Japonais avancer d'un pas.

Mais la démonstration japonaise avait déjà fait son effet — elle a immobilisé les forces russes sur l'aile opposée, là où des actions décisives étaient prévues. Néanmoins, il est difficile de recommander une offensive démonstrative à grande échelle comme moyen de préparation d'une opération. On laisse trop au hasard, trop d'énergie est perdue en vain, et une opération ainsi compliquée peut évoluer d'une manière complètement étrangère à ce que nous attendons. Dans ce cas, la démonstration s'explique en partie par la difficulté pour la III^e armée japonaise d'effectuer un mouvement de contournement dans la bande étroite entre le flanc russe et la frontière neutre. Mais si cette armée, pour porter un coup décisif, avait pu être doublée au lieu de se limiter à 3 divisions, 2 brigades de réserve et 2 brigades de cavalerie, grâce aux forces initialement destinées à la démonstration, l'opération aurait eu un caractère plus structuré et cohérent. Les Japonais ont réussi leur ruse, mais en revanche, sur le secteur des actions décisives, ils ont fortement ressenti un manque de forces.

Le 26 février, la manœuvre de la 3^e armée a commencé ; au cours de trois jours, elle s'est développée et a conduit à son déploiement près de Syfontai, avec la continuation de l'encercllement opérationnel du flanc droit russe sur une profondeur de 10 km ; la cavalerie russe s'est retirée sans combat devant les Japonais ; mais comme les Russes repliaient leur flanc droit pour éviter l'encercllement, le mouvement enveloppant des Japonais s'est poursuivi dans l'espace compris entre les rivières Hounhe et Puhe. Kouropatkine se hâta de rassembler de grandes forces sur la rive nord de la rivière Hounhe, sur une position avantageuse allant du village de Salinpu jusqu'au village de Tutaitshi. Le corps sibérien fut précipitamment renvoyé ; une nouvelle réserve du commandant en chef fut formée, composée de trois divisions consolidées du X^e corps, du VIII^e corps, du XVII^e et du I^{er} corps d'armée. Cette activité organisationnelle « créative » consistant à constituer des réserves consolidées, incluant également des compagnies de marche, fut poursuivie par Kouropatkine de manière très active tout au long de l'opération ; elle entraînait une perturbation de l'organisation de l'état-major et un certain désordre, mais, surtout, ne pouvait assurer un afflux immédiat de forces fraîches ; les réserves consolidées se rassemblaient lentement. Sous la main de Kouropatkine, il n'y avait que le XVI^e corps, réduit à la composition d'une seule division : une brigade avait été détachée à l'arrière en raison de la présence de patrouilles japonaises et l'autre brigade avait été avancée le long de la grande route mandchoue, allant de Moukden à Sinmintin, vers le village de Kaolitun sur la rivière Liaohe ; cette dernière détachement de la brigade du général Birger avait été provoquée par des rumeurs de l'apparition des Japonais à Sinmintin ; en effet, de là, les Japonais préparaient l'approvisionnement en vivres des unités enveloppantes de la 3^e armée japonaise.

Sur le front Salinpu-Tutaitzy, les réserves dirigées par Kouropatkin ne pouvaient commencer à approcher que le 3 mars, en même temps que le retrait des unités de la 3^e armée japonaise. Nous ne pouvions y revenir qu'au prix d'un combat d'engagement. C'est ce qui fut commencé par le XVI^e corps le matin du 3 mars. Au cours de la journée, il a pu être renforcé par 2 autres divisions, et la nuit, nous aurions également pu disposer du I^{er} corps sibérien. Le commandement au nord de la rivière Hounhe était exercé par le général Kaulbars, commandant de la 2^e armée, qui avait laissé son état-major (le chef d'état-major étant le

général Ruzsky) avec les restes de la 2^e armée sur la rive sud de la rivière Hounhe et était arrivé au nord de la rivière Hounhe pour exercer le commandement avec un seul officier d'état-major ; et les troupes à sa disposition devaient se rassembler au matin du 4 mars en un nombre de 112 bataillons et 366 pièces d'artillerie, en grande partie sous forme de formations improvisées. Le combat d'engagement n'entraînait pas dans l'ensemble des notions d'art militaire dont disposait le baron Kaulbars ; pour ce dernier, le combat d'engagement ne représentait que le désordre, seulement la possibilité donnée à l'ennemi de nous frapper par parties. C'est pourquoi le baron Kaulbars donna l'ordre au XVI^e corps d'interrompre le combat d'engagement commencé et de se retirer de Salinpu vers Yuhuantun. Sur la ligne Madyapu–Yuhuantun–Houha, il y avait une position fortifiée, qui protégeait Mukden à l'ouest et au nord-ouest. Le regroupement des troupes sur cette position était certes assuré, mais elle ne bloquait en rien les manœuvres de contournement de la 3^e armée japonaise. L'inclinaison de cette position plaçait nos troupes à l'intérieur de l'arc dessiné par le contournement japonais, ce qui représentait un grand danger.

À quel point nos chefs étaient mal conscients du danger de cette situation opérationnelle-tactique interne, qui représentait le premier pas vers l'encerclement tactique, se voit dans le comportement du général Birger. Le 3 mars, il revenait de Kaulituun à son corps, qui menait alors un combat défensif à Salinpu. Au village de Tafanshin, la route vers Mukden fut barricadée pour le général Birger par une brigade de cavalerie qui protégeait le flanc gauche de la 3^e armée japonaise. La position de Birger offrait d'énormes avantages opérationnels, car il se retrouvait dans une position qui encerclait l'avance japonaise. Il aurait fallu renforcer de toutes les manières sa brigade, lui adjoindre toute notre cavalerie inactive dans les environs ; sa brigade devait, à tout prix, maintenir ses communications directement vers le nord ou le nord-est, vers Telin, car elle représentait justement cette avancée précieuse qui manquait au groupement russe. Birger ne comprit pas cela. Il livra le combat non pour infliger une défaite partielle aux Japonais, mais uniquement pour pouvoir atteindre Mukden ; or atteindre Mukden de cette façon est une mauvaise tactique. Birger ne parvint pas à se frayer un chemin direct jusqu'à Mukden ; alors, dans la nuit du 4 mars, il marcha par des routes contournantes vers le nord ; une partie de sa brigade se dispersa ; cependant, le 5 mars, la plus grande partie de sa brigade se regroupa à l'intérieur de l'espace encerclé par les Japonais, près de Mukden. Birger augmenta ainsi le nombre de troupes encerclées, mais le sentiment de solidarité fut rétabli, ce qui réjouit grandement à la fois Birger et Kaulbars.

En raison du « déplacement au nord de la rivière Hounhé », notre front au sud de la Hounhé s'est également étendu maintenant depuis le village de Madyapu jusqu'à la station de Suyatun et le village de Shahepu. Le mouvement enveloppant de la 3^e armée a été vigoureusement soutenu par des attaques frontales des unités des 1^{re}, 4^e et 2^e armées, qui n'ont obtenu que de petits succès dans le secteur occidental, entre la rivière Hounhé et le chemin de fer, où nous combattons déjà non plus sur un front préalablement fortifié. La réduction de la ligne de notre front au sud de la Hounhé, permettant à Kouropatkine d'allouer de grandes forces au général Kaulbars, a également permis aux Japonais de transférer 2 divisions de la 2^e armée sur la rive gauche de la Hounhé ; cela ouvrait la possibilité à la 3^e armée japonaise enveloppante de prolonger son enveloppement plus au nord. Oyama, face à l'évidente passivité des Russes au sud de la Hounhé, a eu la possibilité de renforcer la 3^e armée d'encerclement avec sa propre réserve — la 3^e division. L'encerclement initial de la 3^e armée s'est révélé insuffisamment profond. Devant elle se trouvait une position fortement fortifiée par les Russes. Le manque de forces initialement envoyées pour l'encerclement devait maintenant être compensé par une manœuvre très délicate et lente — un déploiement le long du front russe vers le nord. Laissant un rideau mince devant le front de Kaulbars, tolérant même par endroits des brèches sur le front, le commandant de l'armée, le général Nogi, retirait certaines unités du front et les repositionnait derrière la ligne de combat vers le nord ;

chaque jour apportait un allongement du flanc gauche japonais ; la gestion des percées laissées au sud, le général Nogi la confiait à l'armée d'Oku et aux renforts arrivants.

Le succès de la manœuvre de Nogi, qui représentait une sorte de marche de flanc devant le front de Kaulbars, n'était possible qu'à condition de la passivité totale des Russes. La transition la plus lente à l'offensive aurait paralysé les Japonais, les aurait privés de la possibilité d'effectuer des mouvements latéraux devant notre front, nous aurait permis de gagner du temps et d'organiser la résistance. Les Japonais étaient déjà très épuisés. Kouropatkine le comprenait et, entre le 5 et le 7 mars, exigea avec insistance du baron Kaulbars, qui disposait de forces importantes, de passer à l'offensive.

Kaulbars aurait pu passer à l'offensive seulement en attaquant les Japonais sur tout le front. Mais la peur des attaques frontales l'a poussé à inventer un plan compliqué pour vaincre les Japonais sur le flanc nord et contre-englober les Japonais avec notre flanc droit. Kaulbars considérait l'extrémité du flanc de Nogi encore à Salinpu, tandis qu'il était déjà à Tashichao, s'étendant presque jusqu'au passage suivant. Kaulbars voulait porter le coup principal avec son flanc droit, mais dirigeait les réserves vers le flanc gauche, où le général Tserpitsky, bien qu'il repousse avec succès les attaques désespérées des divisions d'Oku, entassant sur la terre gelée des parapets avec leurs propres cadavres, implorait de l'aide. L'attaque elle-même, selon l'ordre de Kaulbars, devait avoir lieu le 6 mars, mais elle était conditionnée : le mouvement du front dépendait de la progression de l'extrémité du flanc droit du groupe de choc. À l'extrémité du flanc marchait le 1er régiment de fusiliers de l'Est sibérien. Il devait avancer jusqu'au village de Tashichao, de 5 km en avant, afin de créer la position de départ pour le mouvement des autres unités à l'assaut. Et comme ce brillant régiment, malgré le soutien de six autres bataillons, n'a pu que prendre le village de Zhuangwanche, c'est-à-dire accomplir seulement la moitié du chemin qui lui était assigné pour atteindre la position de départ, la progression générale de l'offensive n'a pas eu lieu. Et le 1er régiment de fusiliers de l'Est sibérien ne pouvait pas avancer, car en l'absence totale d'action sur les autres secteurs, les Japonais concentraient facilement des réserves suffisantes contre le seul secteur russe offensif. Au quartier général de Kouropatkine, on comprenait les causes de l'échec et on a rédigé un rapport : « Il faut demander au commandant de la 2^e armée (baron Kaulbars) de se battre réellement avec l'armée, et non avec des troupes isolées sous les yeux des autres unités, qui, comme on dit, regardent, stupéfaites, non seulement de ne pas recevoir d'ordres, mais aussi de ne pas avoir la permission d'avancer ».

Le 7 mars, la situation restait favorable pour une offensive des troupes du baron Kaulbars, mais ce dernier, ayant perdu espoir dans le succès de l'attaque, donna l'ordre au front entier au nord de la rivière Hunhé de passer à la défense. Entre-temps, la 3^e armée de Nogi, en se dirigeant vers le nord, s'était considérablement éloignée de la 2^e armée d'Oku, qui restait près de la rivière Hunhé. Pour combler cet écart, la 3^e division, arrivée de la réserve générale, fut destinée à cette tâche. Tout le front, tenu par le XVI^e corps russe à Yuhuantun (environ 4 km), fut confié à un seul bataillon (la 5^e brigade) de la 3^e division sous le commandement du général Nambu. Ce dernier décida de remplir sa mission activement, attaqua à l'aube le 7 mars et, avec le soutien de six batteries d'artillerie, prit sur le front du XVI^e corps la partie sud du village de Yuhuantun et trois maisons au sud — le secteur de six de nos compagnies. Au lieu de concentrer leur attention sur les questions de commandement général, les hautes autorités consacrèrent ce jour-là leur attention à chasser les Japonais de Yuhuantun, où ils s'étaient approchés à 5 km de la station de Mukden. Contre la brigade de Nambu, seulement 35 bataillons avec 13 batteries furent concentrés. Les maisons d'où les Japonais tiraient furent bombardées par notre artillerie ; les obus à shrapnel n'avaient pas d'effet visible contre les murs de pierre solides ; deux canons à tir rapide et deux anciens canons à piston, équipés de grenades, furent transportés à la main sur une cinquantaine de pas et détruisirent de près les bâtiments occupés par les Japonais. Le soir, les 437 Japonais

survivants de la brigade, qui comptait 4200 hommes le matin, avaient reculé ; nos pertes s'élevaient à 5 400 tués et blessés.

Cet épisode acharné a épuisé l'énergie de Kouropatkine. S'il n'y avait plus la force d'avancer Kaoulbars, tandis que la ligne d'encerclement japonaise se rapprochait déjà au nord sur le chemin de fer, il était clair qu'il fallait s'échapper du cercle japonais tant que les voies vers le nord n'étaient pas encore obstruées. Le troisième période a commencé : la sortie des troupes russes de l'opération. Dans la nuit du 8 mars, les Russes ont quitté la partie du front principal qu'ils tenaient encore et se sont retirés vers la rivière Hunhe. Le front de Kaoulbars, assurant la retraite de l'aile ouest, a été prolongé par le détachement du général Launitz, atteignant progressivement une force de 46 bataillons et 128 canons, rassemblés de plusieurs côtés ; plus au nord, le rideau devant la 3e armée japonaise était maintenu par le détachement du général Mylov (23 bataillons, 80 canons) ; encore plus au nord, vers la gare de Hushitai, se rassemblait le détachement du général Zarubayev – 37 nouveaux bataillons et 112 canons. Au total, Kouropatkine avait rassemblé au nord de la Hunhe, contre l'encerclement japonais, 218 bataillons et 686 canons, des forces écrasantes, mais complètement désordonnées, qui repoussèrent avec succès toutes les tentatives japonaises de percer le chemin de fer. Cependant, le déploiement de ces énormes réserves principalement depuis notre centre, puisque l'aile gauche, utilisant sa distance, apportait presque aucune force à l'ouest, a plongé les restes de notre 2e armée, la 3e armée et l'aile droite de la 1ère armée dans un désordre complet. Déjà le 7 mars, les Japonais percèrent notre front sur la rivière Hunhe près du village de Qiuzan. Le découragement, caractéristique d'une armée consciente que l'opération était perdue, s'est manifesté par le fait que cette percée japonaise ne provoqua aucune contre-attaque de notre part. Le lendemain, la retraite russe se poursuivit ; elle fut compliquée par une nouvelle percée, directement à l'est de Mukden. À l'exception de la masse principale de la 1ère armée russe, se retirant calmement de Fushun à Telin, les autres forces russes durent se frayer un chemin dans un espace étroit le long du chemin de fer et de la route Mandarine. La partie sud des troupes du général Kaoulbars se trouvait dans la position la plus critique ; les Japonais réussirent à couper les restes de trois régiments et à capturer dans la ville de Mukden une foule de maraudeurs échappés. Les forces principales, sous la protection des arrière-gardes en ordre, se retiraient vers Telin, se transformant en chemin en une foule ayant perdu toute discipline et organisation. L'état des masses russes à Telin était tel qu'il était impossible d'engager le combat avec elles ; la retraite a été poursuivie sur quatre étapes supplémentaires vers le nord, jusqu'aux positions de Syringai, où les Russes se remirent en ordre, se renforcèrent et restèrent jusqu'à la fin de cette guerre déjà perdue.

Les pertes russes à Mukden ont atteint 65 000 tués et blessés, dont 2 000 officiers, et 22 000 prisonniers. Les pertes japonaises sont estimées à 67 500 tués et blessés.

L'opération de Mukden se déroulait à un rythme lent, caractéristique des opérations positionnelles modernes. De grandes forces, affectées à la manœuvre d'enveloppement, auraient pu lui donner plus de détermination et de rapidité. La rupture des unités organisationnelles, réalisée par Kouropatkine, est un phénomène extrêmement indésirable, mais dans les conditions modernes, souvent inévitable. Les troupes doivent savoir se battre en dehors des cadres organisationnels habituels. La défaite de l'opération résidait principalement dans le domaine de l'art opérationnel. Mais notre impuissance lors des attaques frontales et la passivité tactique qui en découlait expliquent en grande partie le déclin opérationnel. La tactique de choc avait sapé la confiance des troupes en leurs forces et créé chez les commandants supérieurs une méfiance envers leurs propres troupes. Et dans ces conditions, il ne peut y avoir de direction raisonnable. Néanmoins, se manifestaient pleinement également le puissant effet délétère d'un encerclement japonais qui s'étendait finalement sur trois avancées en profondeur, et l'impuissance organique des troupes encerclées à passer à des actions actives depuis l'intérieur de l'arc de l'encerclement.

Après la défaite de Moukden, la Russie, en proie à la révolution, devait s'efforcer de conclure rapidement la paix. L'envoi vers l'Extrême-Orient de notre escadre de second ordre de Rozhdestvensky, après la perte de notre meilleure escadre du Pacifique, était déjà totalement inutile, fruit du désespoir, et n'a conduit qu'à Tsushima.